

Soixante Ans après ...

Mémoire en trompe-l'oeil

d'un I C P du demi-siècle

( septembre 1946 - juillet 1952 )

Claude ROBIN  
29<sup>ème</sup> Promotion

## PREAMBULE

Ma famille devait ignorer les instructions de Jules Ferry de 1879, voulant arracher l'âme de la jeunesse française à la Compagnie de Jésus, car elle m'avait sorti à l'âge de douze ans de l'école St Blaise de Vertou, pour me placer à l'Institut Catholique Professionnel de Nantes créé en 1920 par les jésuites. L'implantation de l'ICP depuis 1927 à la Joliverie, commune de St Sébastien-sur-Loire, pays natal du général Cambronne, à moins de six kilomètres du domicile familial, favorisait la décision de mes parents, soucieux de me « faire apprendre un métier » et de confier mon éducation à l'enseignement catholique.

### L'enseignement technique secondaire

L'ICP la Joliverie, la « Jol » pour les familiers, était un établissement privé d'enseignement technique secondaire, dont le programme dupliquait celui des Ecoles Nationales Professionnelles, telle l'ENP Livet à Nantes.

L'enseignement technique secondaire était un enfant bâtard de l'Education Nationale, les ENP fondées vers 1890 étaient de qualité mais peu nombreuses ( autour de dix : Nantes, Vierzon, Thiers, Cluses, Voiron, ... ). Elles délivraient un diplôme donnant accès à la maîtrise dans l'industrie et offraient également une filière préparant aux Ecoles d'Arts et Métiers.

La Joliverie délivrait un diplôme équivalent et préparait de son côté à l'Institut Catholique d'Arts et Métiers de Lille ( ICAM ), autre jésuitière.

Dans les années 1960, les ENP ont été dilués dans les Lycées Techniques d'Etat, perdant ainsi leurs spécificités régionale et nationale, ainsi que les références de leurs viviers d'anciens élèves.

### L'ICP

En **1951**, il accueillait près de 500 élèves, dont 400 pensionnaires, répartis en un Cours Préparatoire ( le CP ) et quatre « Années ». Pour la première fois une section spéciale en quatrième Année complétait la traditionnelle troisième spéciale de préparation ICAM, pour s'adapter aux conditions de recrutement des Ecoles d'Ingénieurs et à la préparation du nouveau bac Maths-Technique.

La zone de recrutement était très étendue, on comptait approximativement 200 élèves de Loire-Atlantique, 100 Bretons bretonnants, 100 Vendéens, Poitevins et Ligériens, 50 Sarthois et Normands, le solde en Parisiens et Français divers, y compris d'outre-mer. Un élève de Tahiti n'avait pu revoir son île de sitôt, car la liaison maritime avec Papeete prenait 45 jours et les grandes vacances ne suffisaient pas pour l'aller-retour !

Cette même année, le CP accueillait 88 élèves, la première Année 132, la deuxième Année 110, la troisième 86 et la quatrième 67.

Quelles étaient les motivations des parents pour placer leurs enfants à la Joliverie, dont l'enseignement était plus coûteux que l'enseignement public ? A la fois le choix de l'Enseignement Privé, la réputation de rigueur de l'éducation jésuite et les références acquises par ses anciens élèves dans les entreprises du grand Ouest.

Les élèves étaient issus de familles très diverses, d'artisans, d'entrepreneurs, d'ouvriers spécialisés, d'agriculteurs, de fonctionnaires, de commerçants, de cadres de l'industrie et du tertiaire, etc. Voire de familles bourgeoises désespérées, qui se débarrassaient de leurs rejetons rebelles pour les faire « dresser » par les jésuites !

Pour mes parents et grands-parents, venus des services, du commerce et de l'agriculture, me placer à la Joliverie, c'était m'orienter vers l'industrie sans passer par la condition ouvrière. A douze ans, je n'étais pas en mesure d'apprécier leur décision, mais je me sentais favorisé par rapport à mes camarades paysans et fils d'ouvriers, bons élèves, parqués à l'école primaire jusqu'à quatorze ans - l'âge du Certificat d'Etudes - avant de rejoindre la ferme ou l'apprentissage.

De la Joliverie, je ne connaissais guère que la double file de garçons en uniforme et casquette bleu marine, accompagnés d'un prêtre et d'un surveillant, que je croisais parfois le dimanche après-midi sur les bords de la Sèvre Nantaise, lors de leur sortie dominicale. Ce n'était pas très motivant !

## La Jol

On y accédait depuis la route de Clisson par une allée longeant à gauche la ferme et le potager, à droite un bois et une serre transformée en garage à vélos. Au bout de l'allée le bâtiment principal de 1920, à cinq niveaux en pierres de taille, aligné est-ouest, était surmonté en son centre d'une façade de beffroi à quatre cloches, dans laquelle s'inscrivaient une grande croix et une horloge.

Devant le bâtiment, une construction plus ancienne incluait au rez-de-chaussée la conciergerie, le parloir, la questure et une salle de cours de musique.

Dans le bâtiment principal trois cages d'escaliers desservaient :

- un sous-sol semi-enterré, avec les cuisines, réserves, réfectoires et douches,
- un rez-de-chaussée surélevé, avec la chapelle à l'ouest, dont l'officiant tournait le dos aux fidèles et à Jérusalem, les bureaux de l'Econome et du Préfet, 2 bureaux de Pères Spirituels, la salle des profs, les classes et salles d'étude de 4<sup>ème</sup> Année et du CP,
- un premier étage, avec les bureaux du Père Recteur et du Directeur, 2 bureaux de Pères Spirituels, le labo de physique-chimie, les classes et salles d'étude des 1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> Années,
- Les second et troisième étages, avec l'infirmerie, les logements des Jésuites, et les cinq dortoirs des internes.

Une aile construite à l'ouest en 1952, remodelera la distribution du bâtiment.

Autour, 4 cours de récréation, un terrain de basket, un stade d'athlétisme, un terrain de foot et la statue de St Joseph, patron de l'ICP.

A l'est, du nord au sud, les ateliers d'ajustage et de mécanique, la forge, un vestiaire, le bureau de dessin ( BDD ), la menuiserie et « l'électricité ».

Cet ensemble moderne et bien équipé, dans un site de verdure, à trois kilomètres du centre de Nantes, à proximité du terminal de tramways du Lion d'or, constituait un cadre d'enseignement remarquable.

## Us et Coutumes

### L'as-tu vue la casquette ?

Nous l'appelions « la bâche », cette fameuse casquette de drap bleu marine, à visière en carton bouilli ! Sa coiffe n'étant pas rigidifiée par une armature, la tendance générale était de la plier et de la glisser dans la poche dès que l'on échappait au regard de la surveillance. Mais cette dissimulation était aussi répréhensible que la tenue d'un militaire en uniforme et sans képi !

Le carton bouilli maltraité ayant tendance à se fendiller, il fallait éviter de forcer sur le pliage, car à l'occasion des revues d'habillement, les casquettes endommagées étaient remplacées aux frais du contrevenant ! Ce qui n'échappait pas aux parents à réception de la facture trimestrielle !

Sur la casquette, l'insigne brodé en fils dorés était la réplique de celui des ENP : un compas ouvert, aux branches croisées à angles droit par un marteau et un maillet, instrument et outils emblématiques symbolisant la conception et la réalisation, le bureau de dessin, la métallurgie, la menuiserie ; pour l'ICP, une petite croix les surmontait.

En cette année 1946, les casquettes du CP étaient remplacées par un béret basque, pour cause de restrictions, et nos mères avaient dû coudre l'insigne dessus. Pas de problème pour la mienne, qui était modiste.

### L'uniforme

L'uniforme de drap bleu marine était exécuté sur mesure par le magasin nantais « la Belle Jardinière » qui innovait avec un système de coupe semi-industriel baptisé bodygraph. L'insigne brodé était placé au revers de la veste.

Le Cours Préparatoire ne faisant pas partie du cursus, n'avait pas droit à l'uniforme, seulement à la casquette, comme le précisait le couplet du chant de l'ICP qui lui était attribué : « Le cœur et la casquette sont seuls de l'ICP... ».

### Ecusson et chant de l'ICP

L'écusson de l'Ecole avait la forme d'un triangle isocèle, pointe en bas, fragmenté verticalement en deux surfaces égales bleu et noir, entourées d'un fin liseré blanc et surmonté des lettres blanches « icp » dessinées au tire-ligne et au balustre : une conception de BDD empreinte de sobriété.

Le chant martial comportait cinq couplets, un par Promotion, plus un sixième commun, entrecoupés d'un refrain.

De mémoire, le texte du sixième couplet :

« CP, Première Année, Deuxième et Vétérans,  
Pour notre France aimée, Serrons toujours les rangs.  
Demain dans la carrière, Nous saurons nous montrer,  
Le cœur droit, l'âme fière, Vrais fils de l'ICP ... ».

Pas d'erreur possible pour le refrain :

« En avant l'ICP de Nantes, de Nantes, Ohé !  
En avant l'ICP ! ».

## Devise, écusson et chant des Promotions

Au début de la première Année, chaque Promotion adoptait une devise et la représentait sur un écusson, dont les miniatures émaillées étaient portées par ses élèves au revers de leur veste d'uniforme.

La 28<sup>ème</sup> avait choisi « Entraîner » que Morillon avait illustré par trois engrenages en prise, de couleur dorée sur fond rouge.

« Tenir » sera la devise de la 29<sup>ème</sup>, que Barnier illustrera par une silhouette de marin à la barre sur fond de mer tempétueuse.

La 27<sup>ème</sup> (ou la 30<sup>ème</sup> ?) avait choisi « Rayonner » avec un écusson représentant une torche allumée et la 25<sup>ème</sup> (ou la 26<sup>ème</sup> ?), « Réagir ».

La devise de la 24<sup>ème</sup>, « En cordée », avait conduit en fin de 4<sup>ème</sup> Année quelques uns de ses élèves à effectuer l'ascension du Mont-Blanc sous la direction du Père Crouigneau, un projet courageux pour des jeunes déterminés mais peu entraînés à la montagne.

Pour chaque promo la devise était accompagnée d'un chant de marche, composé par un rimailleur et un compositeur amateurs, produisant une œuvre intermédiaire entre « les Gaulois sont dans la plaine » et « Sambre et Meuse ».

Ainsi, pour la 28<sup>ème</sup> cette illustration en vers octosyllabiques de la devise « Entraîner » et de ses engrenages :

« Aussitôt que dans une usine, Une roue entre en mouvement,  
Elle entraîne aussi sa voisine, Puis une autre et finalement,  
Il arrive que la machine, Se mette en route doucement. » ...

Une composition qui aurait pu sonoriser les « Temps Modernes » de Charlie Chaplin !

## Fête de Jeux

Cette manifestation annuelle avait lieu en juin sur le terrain de foot. Elle s'ouvrait par le défilé des Promotions ( sans casquettes ) en pantalons d'uniforme, chemises blanches cravatées de couleurs distinctives, drapeau tricolore en tête aux armes de l'ICP porté par le major de quatrième Année.

Le défilé partait des Ateliers, les Promotions, écusson brandi par le major, pénétraient sur le terrain en entonnant leurs chants respectifs et s'alignaient face au public assis sous les arbres. Puis chacune entonnait son couplet du chant de l'ICP avec le refrain repris en chœur par tous les élèves, ainsi que le 6<sup>ème</sup> couplet : ça avait de la gueule !

Ensuite s'enchaînaient les attractions, gymniques et sportives, puis « les mouvements d'ensemble », exécutés par tous les élèves, répétés les semaines précédentes en cours d'éducation physique et dont le parfait synchronisme aurait fait se pâmer d'admiration un escadron de majorettes, ... ou un adjudant de la Légion !

En deuxième partie une rétrospective historique ou une fiction, dignes du carnaval nantais, permettaient de combiner l'ingéniosité de la Jol et l'ingénierie.

## Les fonctions

Les premières places du classement trimestriel valaient à leurs dignitaires des charges honorifiques au service de la collectivité, inspirées de l'organisation romaine du cursus honorum et du paradoxe évangélique des travailleurs de la première heure au service des plus cossards.

Le major de promotion signalait par une clochette la fin des cours et celui de 2<sup>ème</sup> Année, mettait en branle la cloche qui marquait chaque demi-journée.

D'autres charges plus discrètes étaient assumées par :

- les édiles chargés de la transmission des documents officiels internes,
- les portiers qui filtraient les visiteurs à la porte des salles d'études,
- les questeurs chargés de répartir les fournitures scolaires de la « Questure »,
- les facteurs qui distribuaient le courrier aux pensionnaires après exercice théorique du droit de censure par le Préfet,
- les panetiers qui apportaient au réfectoire les pains de l'économat, et pour la récréation de 17h, le panier de tartines de pain sec.

## Une organisation Jèse

### Pères Jésuites

J'ai conservé un bon souvenir de ces religieux qui encadrèrent mon adolescence pendant mes six années à la Joliverie et sans l'influence desquels j'aurais été probablement un adulte différent. Comme je n'avais pas connu d'autre établissement secondaire, je ne pouvais me livrer à des comparaisons, mais je n'avais pas trouvé leurs méthodes éducatives particulièrement sévères, contrairement à la réputation qu'on leur accordait alors.

J'avais dès le départ été coulé dans « la matrice », qui n'avait rien de commun avec celle de l'armée évoquée par Lawrence d'Arabie. Chez les « jèses », c'était une forme de moulage alliant la souplesse du caoutchouc et la fermeté du métal, permettant le développement de l'être dans des limites bien bordées où le consensus était souhaité, une matrice paternelle en quelque sorte ...

Au besoin, main de fer dans gant de velours !

### Disciples de St Ignace

La Compagnie de Jésus a été fondée par Ignace de Loyola, un officier de l'armée de Charles Quint, gagné à la vocation religieuse pendant la convalescence d'une grave blessure ; de son fondateur, elle a gardé une organisation de tradition militaire et son Supérieur porte le titre de Général. C'est le seul ordre religieux lié par un quatrième vœu d'obéissance au Pape.

Traditionnellement, les Pères Jésuites étaient ordonnés prêtres à trente-deux ans à Lyon-Fourvière, au terme d'un parcours religieux de novices, puis de scolastiques effectuant des études supérieures, complétées d'expériences de terrain, et terminées par des études de théologie. Ils renouvelaient, quelques années plus tard, leurs trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance.

Après 1960, la crise des vocations avait frappé la Compagnie, et les Pères s'étaient retirés de nombre de leurs collèges, dont l'ICP. Récemment la France « produisait » moins de 2 jésuites par an ( contre 24 ordonnés en 1954 avec le Père de Saint-Priest ). Et Jules Ferry n'y est pour rien !

On disait que pour être jésuite, il fallait un nom, une fortune ou une intelligence, ce qui était vérifiable à l'ICP, où la phalange jésuite, complétée par quelques prêtres diocésains et un corps professoral laïc, comprenait en 1951 :

- un triumvirat de Direction : Pères Recteur, Econome et Préfet des Etudes,

- quatre Pères Spirituels assurant la formation religieuse, plus deux Pères enseignants,
- cinq scolastiques en soutane, surveillants de Promotions qui dispensaient, également , des cours d'Histoire et de Géographie, d'Anglais, de Français.

### R. O. et A.M.D.G.

Près de la porte d'entrée du bâtiment principal, un tableau d'affichage portait les informations destinées aux élèves et notamment le programme trimestriel.

C'était un document imprimé, dont la couleur pastel différait d'un trimestre à l'autre, passant du bleu au rose ou au vert, et qui mentionnait notamment les dates de vacances, les heures de sorties et de rentrées, les fêtes et les cérémonies.

Quand le jour cité ne comportait pas de manifestation ou d'horaire particuliers, il était suivi du sigle R.O. qui, pour les initiés, signifiait « Règlement Ordinaire ».

Ce document et les circulaires diverses étaient ponctués du sigle A.M.D.G. de la devise des Jésuites : « Ad majorem Dei Gloriam », ( Pour la plus grande gloire de Dieu ).

Un sigle qui serait devenu depuis I.H.S. pour « Jésus Sauveur des Hommes ».

Dans ma vie professionnelle, mes collègues m'appelaient avec une pointe de malice et de provocation « le jésuite », surnom que j'avais accepté avec humour et honneur, comme la reconnaissance d'un savoir-faire. Et comme je n'avais ni nom, ni fortune, je pouvais toujours imaginer qu'ils me trouvaient intelligent ...

## Pères Recteurs

### **Père Crouigneau**

Ancien major de l'Ecole Centrale, personnalité dominante et emblématique, il avait dirigé la « Jol » pendant la rude période de la guerre, quand les bombardements entraînaient la dispersion de l'ICP, notamment à la Chantrerie sur les bords de l'Erdre, puis son retour à la Joliverie quelques mois plus tard.

### Eté 1944

Au lendemain du débarquement allié du 6 juin en Normandie, le bombardement du pont de la Vendée annonçait le sort prochain de trois autres cibles, le pont de Pirmil, le poste de distribution d'électricité du Lion d'Or et la gare de Vertou.

Malgré plusieurs attaques de chasseurs-bombardiers qui ruinèrent ses alentours, le pont de Pirmil tint bon jusqu'à la Libération de Nantes le 12 août, quand les Allemands le firent sauter, coupant les communications avec le sud de la Loire.

Le poste de distribution du Lion d'Or, face à la Jol, était protégé contre les raids aériens par des ballons-saucisses qui dominaient le paysage, tendant un barrage de filins dissuasif des attaques en piqué.

Quant à la gare de Vertou, par suite de la destruction du pont de la Vendée, elle devenait le terminal de la voie ferrée vers la Rochelle et Bordeaux. Elle avait été

ciblée le 7 juin par une vague de forteresses volantes, dont les 252 bombes étaient tombées sur le village de la Grammoire, trois cents mètres plus au sud. Les archives de Vertou mentionnent une décision préfectorale d'évacuation des enfants du secteur et indiquent que le Père Recteur de la Joliverie avait reconduit dans leurs familles 126 pensionnaires, avec un véhicule à gazogène. J'ai peu d'information sur la dispersion de l'ICP pour la rentrée de 1944, car je suis entré au C P en 1946, après son retour à St Sébastien ; on avait alors demandé aux pensionnaires de proximité d'apporter leurs lits, et les montants de cuivre du mien dominaient tous les plumards du dortoir !

### L'apostolat

J'avais vécu le rectorat du Père Crouigneau lors de mon CP et de ma 1<sup>ère</sup> Année, puis 4 ans plus tard, j'avais retrouvé celui-ci à l'occasion de la « retraite » qui précédait la sortie de notre Promotion.

Lors de son départ en 1948, à l'issue de sa dernière messe dans la chapelle, il avait prononcé quelques mots terminés par un poignant : « Adieu mes amis, adieu mes enfants, adieu mon cher ICP ... ». Cette émotion d'un homme aussi solide nous avait pris aux tripes.

Il partait diriger l'Ecole Ste Geneviève de Versailles, la réputée « Ginette », avec ses classes « prépa » et son standing. On a dit qu'il y avait regretté la chaleur et l'humanité de notre ICP, plus proche des réalités et des hommes, plus vrai, comme l'était par nature l'Enseignement Technique.

Lors de notre retraite aux Ponts de Cé en 1952, il nous avait subjugués par sa foi rayonnante : trois jours marqués d'une pierre blanche dans notre existence, trop rare occasion de mettre « sac à terre » et de se projeter dans l'avenir !

Il partit plus tard pour le Cameroun, par esprit d'apostolat, dirigeant un collège et une léproserie. Il revint en France en 1981, à quatre-vingts ans, revit avec émotion la Jol et quelques anciens, puis il regagna Douala.

Il est mort là-bas, comme un officier de l'armée de St Ignace, fidèle jusqu'au bout à son engagement.

### **Père Boygues**

Grand, calme, affable, fils de général, il avait la lourde tâche de succéder au Père Crouigneau. Les circonstances me permirent de le rencontrer en trois occasions, en tête à tête.

### Pan sur le Bec

La première, en 1950, aurait pu être la dernière ... J'avais eu un démêlé en classe de dessin avec le Père Nageotte et son adjoint l'abbé Dehaese, dit « Bec de Gaz », suite à une sanction qui m'avait été infligée à la place d'un autre élève, que je m'étais bien gardé de dénoncer.

J'avais refusé d'exécuter la punition ( deux pages d'écriture bâton ! ), avait été mis à la porte du cours, réintégré par un « Admittatur » du Préfet, que Bec de Gaz avait refusé, ce qui avait déclenché le charivari dans la promo et, pour mon compte le samedi suivant, un « 7 » de conduite avec pour motif « s'est comporté comme un agitateur révolutionnaire en dressant la classe contre le professeur de dessin »...

Pour ceux qui l'auraient oublié, les sanctions démarraient au « 14 », qui valait une heure de colle, quant au « 7 », il était si exceptionnel qu'il entraînait généralement l'exclusion définitive du coupable. Et avec un tel motif ...

### Pitié pour le Christ

Convoqué par le Père Recteur, je m'attendais au pire, espérant toutefois en la sagesse des adultes, car au départ j'étais innocent ; évidemment, par la suite, j'avais fait monter la mayonnaise contre Nageotte et Bec de Gaz ! Je comptais sur la Providence, car pour la deuxième année consécutive, j'avais tenu le rôle du Christ dans la « Passion » que nous produisions le jeudi et le vendredi saints dans les paroisses des environs, et je ne pouvais imaginer le Père Boygues dans le rôle de Ponce-Pilate !

De fait, il n'y eut pas de réquisitoire, une simple admonestation paternelle, dont j'ai retenu l'essentiel : « Si vous vous conduisez comme cela dans votre vie professionnelle, vous ne tiendrez pas six mois dans une entreprise ! ».

Par contre, pas d'amnistie pour le « 7 » et ses huit heures de colle ... Pour me permettre d'en venir à bout, un surveillant fut mobilisé le samedi après-midi du congé de Pentecôte, coûteuse conséquence d'une erreur judiciaire à la base ! Ce verdict de jésuite sauvait la mise des profs, et je sortais un peu cabossé de l'aventure, mais je n'avais pas cédé.

### Mon proprio

Notre deuxième phase de relations eut lieu en 1953, à la Résidence des Jésuites 42 rue de Grenelle à Paris, où le Père Boygues venait de succéder au Père Le Guay, lequel m'avait loué une « piaule » dans l'annexe réservée aux domestiques. Le Père Boygues était donc devenu mon propriétaire auquel j'allais verser chaque mois mon modeste loyer, ce qui nous permettait d'évoquer dans la bonne humeur les souvenirs de la « Jol » !

### Le téléphone et la coloniale

Notre dernière rencontre se produisit en 1964, le Père Boygues était alors Directeur de l'Ecole d'Agriculture d'Angers et avait consulté Ericsson, dont j'étais le technico-commercial, pour une nouvelle installation téléphonique ; compte tenu des antécédents, nous fîmes affaire en toute confiance !

J'étais alors en instance de mutation à Tours et il me prévint : « Tours est une belle ville, mais les étés y sont très chauds et humides, on y envoyait l'infanterie de marine y séjourner avant son départ pour les colonies. ».

J'aurais douté de cette information si elle ne m'était venue d'un fils de général !

## Un Ministre Econome

**Le Père Nicolle-Malpas** était un jésuite actif et furtif, la cinquantaine avancée, aux cheveux argentés, qui assumait la charge de Père Ministre, dite aussi de Père Econome, avec une telle efficacité que, malgré notre accoutumance aux restrictions, nous aurions pu le surnommer le Père Carême si une astuce de collégien n'en avait fait préalablement le Père Ni-col-ni-cravate.

Jamais, service militaire compris, je n'ai bouffé aussi mal qu'à la Jol, où de braves religieuses bretonnes de St Méen le Grand, pays natal du champion cycliste Louison Bobet, nous mitonnaient les plats avec les économies du Père Ministre. Louis Bobet, qui courait avec notre champion nantais Barbotin, n'aurait jamais gagné le Tour de France s'il avait confié sa diététique aux bonnes soeurs de son pays ...

### Au menu

Le rosbif exsangue aux reflets irisés baignait dans une sauce sans nom, les boulettes de viande nous flanquaient des aigreurs d'estomac, pas la moindre volaille à l'aube de l'élevage en batterie, des purées de patates flasques sans lait ni beurre, des lentilles caillouteuses, des omelettes gonflées à la poudre d'oeufs et, pour tromper notre appétit, deux fois par semaine, une pâtée de semoule à l'eau mouillée de lait que nous appelions la « colle »...

Le repas était généreusement arrosé d'une carafe de vin d'AOC-ICP, que mon ami Serge Bretonnière, fils d'un viticulteur de St Fiacre, titra solennellement au réfectoire, avec un alcoomètre et dans l'hilarité générale, à 0°5 ! On n'a jamais découvert la composition mystérieuse de la teinture de Tournesol, qui donnait à cette solution aqueuse la couleur du Beaujolais ... Il ne lui manquait que les reflets du bromure que l'armée mélangeait au pinard des bidasses pour tempérer leurs ardeurs sexuelles, mais à la Jol, la prière et la confession étaient estimées suffisantes, vu le taux d'alcoolémie !

A la décharge de notre Père Econome, le-bien-nommé, il faut rappeler que nous sortions de la guerre, que les tickets d'alimentation perduraient, que les professeurs n'étaient guère mieux nourris que nous, et que les ressources des Etablissements libres n'étaient pas brillantes, quinze ans avant la bouffée d'oxygène des lois Debré.

### Une chanson !

La fête de la Saint Eloi le 1<sup>er</sup> décembre, patron des métallos et celle de St Joseph le 19 mars, patron de l'ICP, nous valaient un repas amélioré et un spectacle en matinée organisé par la quatrième et la troisième Années.

L'ambiance aidant, l'assistance réclamait une chanson au Père Nicolle-Malpas qui, dopé par un élixir moins dilué que le nôtre, entonnait d'une voix chevrotante la chanson vedette de Paulus en 1886, « En revenant de la revue ... » :

« Gais et contents, nous allions triomphants, en revenant d'Longchamp le cœur à l'aise ai-ai-se, sans hésiter nous venions d'acclamer, voir et complimenter l'Armée Françai-ai-se ! ». La salle éclatait de rire quand il enchaînait : « Ma femme sans façon, embrassait un dragon, ma belle-mère au p'tit trop, galopait au bras d'un Turco ! ». Il terminait en apothéose : « Ma belle-mère pousse des cris, en r'luquant les Spahis, moi j'faisais qu'admirer not' brave général Boulanger ! » ...

Notre camarade Norbert Caignan l'imitait avec beaucoup de justesse.

Mais il nous étonnait encore le Père Nicolle, quand il officiait pour le sermon à l'occasion des grandes célébrations dans la chapelle, celles avec diacre et sous-diacre, dites « messes à trois chevaux » ; il nous captivait par sa grande facilité d'élocution, la clarté de sa pensée et sa capacité à parler aux jeunes. A ce moment nous ne pensions plus à sa mauvaise bouffe ...

Il aurait dû prêcher plus souvent pour la faire passer !

## Un trio de Préfets

J'ai le souvenir de trois Pères Préfets, le Père Potron, le Père Le Guay et le Père Daniel. Je n'ai pas connu le premier, le second a accompagné mon parcours pendant six ans, quant au troisième l'entrevue a duré deux minutes, le temps de me faire virer !

### **Père Potron**

Ce fut le premier Préfet de l'ICP, de 1920 à 1936, aussi ne pouvais-je le connaître que par les sentiments très forts qui accompagnaient l'évocation de son souvenir lors de mon arrivée à la Jol en 1946 et de son décès en 1950.

Et par une caricature qui le représentait dans la salle de détente des « quatrième Année », longiligne, coiffé d'un béret, face à un successeur qui lui arrivait à la ceinture !

L'auteur de ce dessin l'avait sous-titré « Les Préfets se suivent et ne se ressemblent pas ... »

### **Père Le Guay**

Le successeur en question, originaire du Finistère, avec sa taille de cent cinquante-deux centimètres, était un Préfet trotte-menu. Le nez à l'affût le plus souvent chaussé de lorgnons, il était omniprésent, apparaissant là où on ne l'attendait pas, apprécié et redouté à la fois.

On l'appelait « Raton », ce qui correspondait si bien à sa mobilité et à son physique, que ce surnom avait perdu tout caractère irrespectueux.

J'étais depuis quelques jours entré au Cours Préparatoire, doté à l'étude de la fonction de Portier, quand le Père Le Guay, venu pour donner une information, resta en sortant accroché à la porte par un pli de sa soutane, ce qui me fit pouffer de rire. Il revint vers moi pour me confier mezza voce : « Cela vous amuse de voir le petit rat accroché par la queue !... ». J'avais ri de plus belle.

### Le samedi soir après l'turbin ...

La soirée de chaque samedi était pour le Préfet une période d'intense activité, car il escaladait successivement les estrades des salles d'études des cinq Promotions : l'occasion pour les élèves d'un stress à géométrie variable, chacun étant cité à tour de rôle, par ordre alphabétique, avec ses notes de conduite et ses sanctions éventuelles pour travail insuffisant, motifs à l'appui ...

### Major des majors

Un autre cérémonial attendait le Préfet, à chaque fin de trimestre, dans la grande salle de jeux où l'ensemble des élèves étaient réunis, pour entendre les classements, en commençant par le CP. L'ordre de citation allait du dernier au premier ; de temps en temps un murmure d'étonnement accompagnait une dégringolade au classement, mais l'émotion atteignait son paroxysme en approchant de la tête de la classe : qui serait le major ? ...

Le Père Le Guay laissait planer un temps de silence avant l'annonce du sous-major, dont la révélation mettait fin au suspense et entraînait des exclamations de satisfaction ou de surprise !

En 1947, un événement avait marqué la sortie de la 24<sup>ème</sup> promo : le premier, Roland Becdelièvre, avait établi avec 16,60 la moyenne record des majors depuis la création de l'ICP. Il prenait ainsi pour la postérité le titre honorifique de « Major des Majors ».

### Les footballeurs

Notre Préfet, en Breton obstiné, avait ses têtes de Turc, mais aussi ses favoris, notamment les sportifs et en particulier les footballeurs, Bretons pour la plupart, dont les succès faisaient notre fierté, tant en Coupe de France UGSEL, qu'en Coupe de Nantes ouverte à tous les établissements secondaires de la ville.

En 1947, la coupe UGSEL avait été gagnée par le team de la Jol, j'emploie cet anglicisme, car le demi-centre de l'équipe était un Britannique, le solide Bob Tilbury et à cette époque, le football anglais était la référence en WM !

La coupe avait été remportée trois ans plus tard par une nouvelle phalange menée par René Guyot, avec dans les buts Pierre Girardeau, futur goal-keeper du FC Nantes. L'année suivante, l'équipe ayant conservé les mêmes joueurs, notre Préfet était convaincu que la future finale à Lourdes était dans la poche. Il avait donc retenu par prudence et par avance des chambres dans la cité mariale ... Las ! Nos champions furent éliminés en demi-finale et notre Préfet dut reporter son projet de pèlerinage sportif sur les championnats d'athlétisme à Bordeaux, histoire de vérifier que tous les chemins menaient à Lourdes ...

### A nous deux Marie-Thérèse

Par tradition, le Père Le Guay se réservait un enseignement, celui de l'Instruction religieuse en troisième Année : au programme un cours sur le mariage. Curieuse propension qu'affichent ces célibataires invétérés à vouloir enseigner aux autres les théories qu'ils n'ont, par définition, jamais expérimentées, contredisant en cela les principes élémentaires de la Physique ! Je n'ai pas retenu grand-chose de ces cours a priori affriolants, il me semble qu'il s'agissait de respecter les « Marie-Thérèse », à une époque où la parité n'était pas évoquée, mais où la galanterie était une forme d'éducation ... sexiste.

### Camps volants

Le Père Le Guay entretenait un autre hobby : son camp d'été en montagne, une expédition de deux semaines qui nous donnait l'occasion, le 31 juillet, de fêter la St Ignace. Le rituel de la Compagnie permettait de lever l'interrogation sur le futur Préfet : sous nos regards attentifs, le Père Le Guay décachetait son enveloppe-surprise, et découvrait alors que sa nouvelle affectation était la Jol ! En 1949 le camp de Savoie, avec le Chef Maurice Huet, l'Intendant Paul Bernard, et une douzaine de troupiers, nous mena d'Annecy au col suisse de la Forclaz, par les Glières, le Chinailon, la Mer de Glace, Saint Nicolas de Véroce, avec en point d'orgue la messe au lever du soleil sur le Mont Joly.

Au passage, nous avons visité l'ENP de Cluses, spécialisée dans l'horlogerie, et la fonderie de cloches Paccard à Annecy - d'où était sorti le bourdon du Sacré-Cœur de Montmartre « la Savoyarde ».

Ce ne fut pas une promenade de santé, avec ses rudes étapes, de cinq à sept heures de marche, un barda de quinze kilos sur le dos, une nourriture frugale, des godillots en mauvais cuir, un couchage sans duvets sous des tentes sans tapis de sol. Dur, dur ! J'étais le benjamin et j'avais terminé sur les rotules !

L'année suivante, pour le camp d'Alsace, nous n'étions que deux rescapés, Norbert Caignan et moi, que le Père Le Guay avait promu respectivement Intendant et Chef ! Belle balade pour seize garçons, de Strasbourg à Mulhouse, par les crêtes des Vosges et leurs sentiers ombragés, tapissés d'aiguilles de pins. Découverte d'une région atypique, avec ses nids de cigognes, ses villes et villages fleuris, et les dialogues difficiles avec les vieux Alsaciens élevés à l'école allemande ... Et sa presse locale en langue germanique, où nous ne pouvions traduire que le classement des coureurs du Tour de France !

Un tourisme éclectique depuis Strasbourg et sa cathédrale de grès rose, les pèlerinages de Ste Odile et des Trois Epis, le musée des Unterlinden de Colmar, les vignobles de Riquewihr, le champ de bataille du Vieil Armand ...

En complément, les visites des filatures et tissages de Mulhouse, alors en pleine activité, et du central téléphonique de Strasbourg où notre ancien, Roger Ménanteau ( 24<sup>ème</sup> promo ), me communiqua le virus des Télécom.

### Tout schuss !

En 1951, dernière et mythique expédition avec le Tour du Mont Blanc, qui n'était pas alors un circuit de grande randonnée. Aussi dur que le camp de 1949 pour les vingt équipiers, avec ses contrastes, le soleil ardent, les orages violents, la purée de pois au Grand Saint Bernard, les gîtes dans les granges, les dégustations de lait parfumé dans les alpages et le traditionnel Mont Joly.

Le Père Le Guay qui approchait la cinquantaine marchait à son rythme, qui n'était plus celui de l'ancien chasseur alpin. Mais il nous avait étonné sur un névé près du Grand St Bernard, en arrivant bon premier au bas de la pente, après une glissade de cinquante mètres dans un tourbillon de poudreuse ... Nous avons été soulagés de le voir se relever sans dommage, en contenant nos rires, car il venait de nous prodiguer ses conseils pour la descente !

### Le facteur sonne toujours deux fois

En quatrième Année, il m'avait convoqué, pour une sale histoire de dénonciation de correspondances postées en douce par les DÉPés ( les demi-pensionnaires, ce n'est pas du Verlan ! ). J'étais alors leur représentant élu et appelé en tant que tel pour cette grave transgression du règlement !

J'en avais pris note, alors que je portais dans mes poches deux lettres de mes camarades Albert et Béduchaud pour leurs fiancées du moment ... En les postant ce soir-là, je trahissais la confiance du Préfet, mais je jugeais que le réconfort qu'elles apportaient aux deux « Marie-Thérèse » restait dans l'esprit de son cours sur le mariage ! Donc pas de remords, mais plus de précautions !

La St Ignace suivante apporta au Père Le Guay la nouvelle de sa mutation à la Direction de la Résidence des Pères Jésuites 42 rue de Grenelle, sorte d'hôtel accueillant les Jésuites étrangers de passage à Paris et les Pères résidents, tel le Père Riquet, prédicateur à Notre Dame.

Il y resta un an, puis après un autre ministère auprès d'étudiantes, il revint à Nantes, rue Dugommier, ( le « mouiroir », comme l'appelaient les Pères ), atteint de la sclérose en plaque qui l'emporta à soixante ans. Il avait, quelques

semaines plus tôt, effectué une ultime visite à la Jol, parcourant longuement les allées dans son fauteuil roulant.

Je l'ai revu sur son lit de mort, le visage paisible, si menu dans sa soutane. A l'enterrement j'ai retrouvé des amis, Caignan, des footballeurs, son clan ...

## **Père Daniel**

Charpente athlétique et regard d'acier, cet ancien cinq galons de la Marine Nationale avait succédé au Père Le Guay au cours de l'été 1952.

### Un coup de Trafalgar

Notre relation avait été brève, pot de fer contre pot de terre ou, pour rester dans la marine, la collision d'un torpilleur de la Royale et d'une barque de la Sèvre Nantaise. Et je m'étais retrouvé à la baille !

Au mois de juin nous avons, à une exception près, tous échoués au bac Maths-Technique auquel l'ICP présentait pour la première fois des candidats. Une session de deux semaines de révision avait donc été organisée fin août, supervisée par le nouveau Préfet.

Le jeudi j'avais volontairement séché la séance d'atelier, matière d'oral, pour me consacrer à des révisions de l'écrit. Dès mon retour le vendredi matin, branle-bas de combat, convocation sur la passerelle, où le Père Daniel m'avait intimé sèchement l'ordre de rejoindre l'atelier.

### Accueil parental

Comme je n'avais pas l'intention de remettre au jour-même ce que je n'avais pas voulu faire la veille, l'entretien n'avait pas traîné et, quelques minutes plus tard je pédalais sur la route de Clisson, ma planche à dessin sous le bras, ma caisse à outils sur le porte-bagages, mon cartable suspendu au cadre, en direction de Vertou où la réception allait être telle que je la prévoyais !

J'avais eu beau trimer pendant huit jours, comme un africain au temps de l'esclavage, la justice immanente m'attendait à l'examen, sous la forme d'une application de physique que j'avais oublié de revoir, alors que mes camarades l'avaient traitée lors de leur deuxième semaine de révision !

Une nouvelle fois, j'avais payé cash et sans contrition mon entêtement. A dix-huit ans cet échec mettait une barrière devant mes projets, sans parler de la blessure d'amour-propre !

### Cherchez le coupable

Rencontrant quelques mois plus tard, rue de Grenelle, le Père Le Guay, celui-ci avait ironisé : « Avec moi, tu l'aurais faite ta journée d'atelier ! ... ». Je lui avais rétorqué : « Oui, mais vous vous y seriez pris autrement ... ».

Comme dans la Royale j'avais sombré pavillon haut, et la cause de mon naufrage, c'était bien l'entêtement du Père Daniel ... Non ?

## Pères jésuites à l'ICP

### **Père Humbert**

Ce sympathique et discret Père spirituel de deuxième Année était également le directeur des activités sportives très en vogue à la Jol.

Je l'avais rencontré, un mois avant la rentrée du CP, à l'occasion d'une visite de la Joliverie avec des jeunes du patronage de Vertou. Il nous avait servi de guide et, apprenant que je rentrais au CP, nous avait emmenés consulter la liste du concours épinglée sur le tableau d'affichage ; j'avais eu droit à ses félicitations car je m'étais classé troisième.

Que m'aurait-il dit s'il avait su le coup tordu que m'avait porté l'examineur de maths ? Ledit examinateur, M. Arnaud alias Mathos, n'avait pas apprécié mon entrée dans sa salle d'examen, une main dans la poche ( par timidité et non par désinvolture ), que j'avais aggravée en regardant machinalement le cahier sur lequel il inscrivait la note du candidat précédent.

A la rentrée, il y fit allusion dans sa classe : « Robin méritait 18, mais à cause de son comportement, je lui ai mis 8, sans cela il était major ! ». Le CP n'a pas eu de major mal éduqué, merci Mathos ! ...

### **Père Le Goff**

Père spirituel du CP, ce petit Breton aux cheveux bruns taillés en brosse était un homme gentil mais assez effacé.

La bibliothèque qu'il gérait, satisfaisait mon appétit de lectures historiques, les expéditions coloniales, notamment au Tonkin, la collection des « Vieilles maisons, vieux papiers » de l'académicien Lenôtre, fertiles en anecdotes de la petite Histoire de la Révolution, etc.

### **Père Savare**

Surnommé « Bombyx », grand, au long visage soucieux et au teint gris, il nous appelait « mes petits frérots » ! Père spirituel de première Année, il dirigeait avec le Frère Blanchard le groupe des Scouts de France et un mouvement de spiritualité auquel je n'avais pas eu la conviction d'adhérer très longtemps.

A ce stade de la formation où l'âge des élèves de la promotion s'étalait de treize à seize ans, dont une majorité autour de quinze, nous étions très inégaux en matière d'éducation sexuelle et le rôle de ce Père spirituel était de rapprocher les niveaux !

Je n'étais pas un caïd dans ce domaine et mes deux voisins d'étude, les Bretons Aubry et Bonis, qui me surnommaient gentiment « Biberon » ne manquaient pas une occasion de me balancer d'un air égrillard : « Alors Biberon, quand vas-tu le voir, le Père Savare ? ... ».

Conscient de mon handicap, j'étais allé me faire révéler les choses de la nature par le Père spirituel, qui m'avait prêté un livre d'initiation intitulé « A la recherche de l'amour », contenant des croquis explicites à l'appui.

Ce qui avait entraîné une autre interrogation conjointe de mes deux voisins : « Alors, Biberon, qu'est-ce qu'il t'a raconté le Père Savare ? » ...

### **Père Cantin**

Sympathique, accueillant, paternel, il était le Père spirituel des troisième et quatrième Années. Tout le monde appréciait cet homme simple que l'on croisait dans les couloirs, plongé dans la lecture de son bréviaire qu'il tenait très près de ses verres épais, et qui avait pour chacun un mot attentif.

### **Père Marquenet**

Nouveau Père spirituel du CP, l'air parfois distrait, il enseignait l'Histoire Naturelle en Maths-Technique.

C'était un admirateur passionné du Père Teilhard de Chardin, ce savant jésuite apôtre de la convergence entre science et religion, dont les théories sentaient le soufre en cette période du pontificat du pape Pie XII, où s'amorçaient d'autres conflits autour de l'engagement des prêtres ouvriers.

Les quelques révélations du Père Marquenet sur la théorie de l'Evolution suscitaient dans notre classe un profond intérêt et un début de réflexion sur les postulats bibliques.

J'avais cru comprendre qu'il s'était fait taper sur les doigts pour cet enseignement hors programme.

### **Père Aubry**

Un regard amusé derrière ses lunettes, le chef coiffé de la barrette, il avait été chargé du premier cours de Philo enseigné à la Jol, dans cette nouvelle « 4<sup>ème</sup> Spéciale » créée pour Maths-Technique. Une malformation de la main, aux doigts repliés sur la paume, donnait curieusement l'impression qu'il se grattait la tête avec perplexité, quand il la passait machinalement dans ses cheveux !

Je n'ai pas retenu grand chose du programme de Logique et de Morale, en dehors de deux de ses anecdotes :

- la première à propos de la sensibilité de l'oreille concernait un amiral de sa famille qui, incapable de reconnaître l'air de la Marseillaise, se faisait donner un coup de coude dans les côtes par son ordonnance, lorsque la fanfare entamait l'hymne national !

- La seconde à propos des effets imprévus de l'hérédité relevait encore de sa famille, où un couple blanc avait donné naissance à un enfant jaune ! « Sans doute, avait commenté avec conviction le Père, la conséquence lointaine des invasions barbares. ».

Il avait paru surpris par notre éclat de rire... Quelle famille !

### **Père Nageotte**

Ce professeur technique, tout juste quadragénaire, était un jésuite alerte, aux cheveux drus et roux, d'une famille d'industriels produisant les presses du même nom, bien connues dans la métallurgie.

Il était sorti major de Sup Elec, et sa vocation religieuse avait, disait-on, contrarié sa famille, qui envisageait pour lui une tout autre carrière.

Il nous enseignait le dessin industriel et la technologie. C'était un professeur brillant, dynamique, caustique, parfois lunatique ...  
Et je lui devais un « 7 » fatidique !

## Des Scolastiques Surveillants

On les distinguait généralement au premier coup d'œil des prêtres du diocèse par le bas du pantalon noir qui dépassait de leur soutane : B.C.B.G ...

### **Père Saliou, ou l'appel du silence**

Surveillant du CP, grand blond aux chaussures noires, aux yeux clairs et au teint pâle, à la démarche aussi raide que les épis de sa chevelure.

Pour respecter le silence de l'étude, il nous avait initiés à la gestuelle qui servait de dialogue entre l'élève et le surveillant juché sur son estrade, un code de sourd-muet valable pour tout le cursus ICP.

A l'appel de l'élève, bras levé, index tendu et bouche cousue, le surveillant levait la tête et des sourcils interrogatifs.

L'élève émettait un deuxième signal, précisant le motif du premier, soit :

- index tourné vers le bas = puis-je ouvrir mon pupitre ?
- ou, l'index et le majeur en V, à la manière de Churchill, mais pas pour le même objectif = puis-je me rendre aux WC ?
- ou encore, index latéralement pointé vers le voisin = puis-je lui poser une question ?

La réponse muette du surveillant était binaire :

- soit un mouvement vertical de la tête de haut en bas = « Faites, mon Fils ! »,
- soit une rotation horizontale de la tête, 45 degrés à droite suivie de 45 degrés à gauche ( ou inversement ) = « Je suis au regret de ne pas vous autoriser ! »

Il disposait également de deux autres signes cabalistiques :

- l'index porté verticalement devant la bouche pour signifier : « Chut ! »,
- la main horizontale abaissée puis relevée deux fois = « Du calme, svp ! ».

Le Père Saliou avait été tellement éloquent dans sa démonstration, qu'il en avait retiré le surnom de « Poupée mécanique ».

Brave Père Saliou, qui était venu me porter mes cours à vélo sous les averses de neige, soutane trempée, à l'occasion d'une semaine d'arrêt maladie que j'avais justifiée auprès de ma famille, en amplifiant quelques quintes de toux !

### **Père Langlois**

Surveillant de première Année, grand, yeux clairs, il ne m'a pas laissé de souvenir particulier, exerçant son autorité avec modération et naturel, la meilleure technique pour ne pas être contesté, et pour ne pas laisser de trace.

### **Père Leroy**

Son visage reflétait la générosité et la droiture, il était surveillant en deuxième Année de la 28<sup>ème</sup> promo et nous enseignait l'Histoire : une matière qui n'intéressait pas grand monde, vu son faible coefficient, où j'étais sans difficulté

son meilleur élève, tandis que je sombrais en maths et m'enfonçais dans les profondeurs du classement.

Il me conseillait de me ressaisir, tandis que je me laissais aller dans la pente avec un fatalisme dont seul le redoublement me permettrait de sortir.

Je devais au Père Leroy une intéressante leçon de savoir-vivre, quand il m'avait demandé de lui poster une lettre et qu'il me l'avait tendue enveloppe ouverte. Devant ma perplexité, il m'avait expliqué que l'expéditeur marquait ainsi sa confiance au porteur lequel, en retour, devait la cacheter devant lui.

Investi de ces bonnes manières, je m'étais bien gardé de les transmettre à Albert et Bédouchaud, craignant qu'ils ne les mettent en pratique !

J'avais appris vingt ans plus tard qu'il accomplissait son ministère rue de Sèvres à Paris et je m'y étais arrêté un soir, avant de reprendre un train pour Tours. Il était absent, je lui avais laissé un mot auquel il avait répondu, ironisant sur le « Vingt ans après », à la manière des mousquetaires d'Alexandre Dumas !

### **Père de Saint-Priest, les aristos à la lanterne !**

Du plus profond de ses racines devait émerger, tandis qu'il surveillait la 3<sup>ème</sup> Année, un sens de l'autorité qui, par malentendu, heurta l'esprit de corps et de solidarité indéfectible de la 29<sup>ème</sup> promo, déclenchant une nouvelle Jacquerie.

Rude expérience de terrain pour ce scolastique, qui semblait la traverser avec la même incrédulité que le roi Louis XVI après la prise de la Bastille : « Non Sire, ce n'est pas une révolte, mais la Révolution ! »

### **Père Duclos, retour de stalag**

La taille et la maigreur de notre surveillant de quatrième Année nous avaient incités à le surnommer « l'asperge », ce qui n'était pas très sympa à l'égard d'un homme qui avait été cinq ans prisonnier en Allemagne, et qui nous conseillait, à ce propos, de lire « le Caporal épinglé », un récit de captivité de Jacques Perret.

Il avait dans son comportement la naïveté de sa bonté, ce dont nous profitons parfois abusivement ... C'est ainsi que le samedi des 24h du Mans, nous avons déclenché un chahut pendant son cours d'Histoire ; la course démarrant à 16h, quelques premiers « Vroumm ... » avaient retenti à 15 h 59 avant que des rugissements de démarrage ne sortent de toutes les bouches une minute plus tard. Le Père Duclos hochait la tête, impuissant et désolé devant nos gamineries, jusqu'à ce que le Père le Guay, passant là comme par hasard, ait entrouvert la porte et, nous fixant par dessus ses lorgnons, ait provoqué le retour immédiat des écuries aux stands !

Fils d'un industriel d'Etampes ; il avait confié à notre camarade Fortin, fils d'industriel à Tinchebray : « Votre père est dans le chocolat, le mien est dans la laine ... » ! La formule nous avait amusés.

Après la Jol, nous avons maintenu un lien entre lui et les anciens de la promo. De Belgique, où il terminait sa théologie, il m'avait écrit en 1955 à Alger où je travaillais aux Télécom, pour relancer ce mouvement, en y joignant ce commentaire : « J'espère que vous demeurez le chic type que j'ai connu à la Joliverie, foncièrement droit, d'une générosité de bon aloi, « tempérée » par un brin de cossardise ! » ... Pas si naïf le Père Duclos !

Je l'avais retrouvé en 1985 à l'occasion de stages Thomson, aux Fontaines à Chantilly, une propriété que les Pères avaient transformé un temps en noviciat, avant d'y entreposer leurs archives nationales confiées au Père Duclos.

En panne de novices, ils rentabilisaient tant bien que mal la « jésuitière » en lieu de retraites ou de séminaires d'entreprises. Quelques nuits passées dans ces chambres monacales avaient donné une raison supplémentaire à mes collègues, plus attentifs que moi au confort, de me traiter de jésuite !

### **Père Chevalier et le Tambour**

J'avais une relation de sympathie avec le Père Chevalier, qui était surveillant de 3<sup>ème</sup> Année quand j'étais en 4<sup>ème</sup> Spéciale. Trente ans plus tard, je l'avais rencontré à Tours auprès du Père de Solages, un ancien professeur du collège St Grégoire, un ami de mes amis, qui avait été relevé du « gommier » au profit d'un établissement de soins d'Indre et Loire. Le Père Chevalier, responsable de la rue Dugommier, était devenu en quelque sorte son ange-gardien !

Le Père de Solages, fils des derniers propriétaires de la mine de Carmaux, était une personnalité connue à Tours, où il avait participé dès 1940 à la Résistance, notamment aux passages vers la zone libre. Il était passionné d'art et de politique, ami de Calder, de Max Ernst, de Michel Debré. Fin 1969, le Général de Gaulle lui avait écrit : « ... Si ma vie a pu avoir une signification, ce n'est que par la grâce de Dieu. J'en suis, en outre, reconnaissant à mes anciens maîtres, à leurs leçons et à leur exemple ... ».

Enseignant en 1956 au Collège St François Xavier de Vannes, le Père de Solages avait communiqué sa passion du cinéma à un jeune lycéen allemand, Volker Schlöndorff, future Palme d'or du Festival de Cannes pour « le Tambour », qui par la suite lui rendait souvent visite en Touraine.

Le Père Chevalier, qui vint à Tours célébrer les obsèques du Père de Solages, auxquelles assistait le cinéaste, avait dans son homélie retracé les étapes de la vie religieuse du défunt, parmi lesquelles un passage à Nantes.

S'agissait-il de l'ICP, alors rue du « gommier » ?

### **Père Callies**

Je le cite pour mémoire, car il devait être surveillant de 1<sup>ère</sup> Année lorsque je terminais mon parcours et je n'ai pas eu de contacts avec lui, en dehors de saluts déférents dans les couloirs de l'ICP.

C'était un grand blond, racé, sympathique, on le disait apparenté à une famille d'industriels, je crois me souvenir qu'il s'agissait des Machines Bull, à moins que ce ne fut Michelin ou Citroën, ou les trois à la fois, ... compte tenu des interconnexions familiales dans l'industrie française !

Ceci pour illustrer mes affirmations sur la qualité du recrutement de la Compagnie ou, pour prendre le problème à l'envers, sur celle de ses vocations.

## **Soutanes et voiles**

### **Prêtres du diocèse**

La rumeur laissait entendre que les relations des Jésuites avec l'évêque de Nantes, le Berrichon Mgr Villepelet, n'étaient pas toujours sans nuages. Était-ce le fait de l'indépendance de l'ordre vis-à-vis de l'autorité diocésaine, ou les suites de dissensions qui avaient opposé dans le secret les pro et les anti-Vichy ? Pendant mon cursus, l'évêque de Nantes était venu en visite pastorale à l'ICP, parcourant longuement les bâtiments.

L'époque était alors riche en vocations religieuses et une demi-douzaine de prêtres du diocèse étaient détachés à la Jol, parfois pour se refaire une santé. Ils tenaient des rôles de surveillance et d'enseignement de Français ou d'Histoire et Géo.

Au CP l'abbé **Brosset** était très apprécié, excellent animateur, dans le style des prêtres des patros. Il avait donné à Pierre Girardeau la vocation de gardien de but, observant sa capacité à bloquer les tirs en récré lors des parties de ballon prisonnier.

En première Année, l'abbé **Bertho** était un prêtre à la mine souffreteuse, aimable surveillant d'étude enseignant le Français.

En deuxième Année, l'abbé **Sautejeau**, souriant et sympathique, moins complexe que son successeur l'abbé **Dehaese**, ancien ICP et vocation tardive, qui, lors d'un cours de dessin, avait manqué la cible mais ne m'avait pas raté !

En troisième Année, le pittoresque abbé **Jouneau**, longue silhouette de guingois, fumeur de pipe, comme son ami l'abbé Dugast le vicaire animateur de la Ste Anne de Vertou, avec lequel il avait subi un grave accident, victimes tous deux de leur passion commune pour les gros cubes.

Ancien ICP, il hantait les ateliers pour confectionner la pièce astucieuse qui redonnerait de l'élan à sa vieille guimbarde, et du haut de sa chaire de surveillant, il inventait d'autres astuces à partir de nos patronymes, par exemple « Le Mée a ri ! ».

Surveillant de quatrième Année, l'abbé **Touveron**, énigmatique derrière ses verres teintés, avait succédé au Père Humbert à la direction des sports.

## Les religieuses

J'ai dit tout le mal que je pensais de la nourriture confectionnée par nos bonnes soeurs de St Méen-le-Grand avec les produits de l'économat, mais il aurait été plus convenable de saluer le labeur de ces religieuses, anonymes et peu nombreuses, qui préparaient journallement 1.000 repas, un peu moins le dimanche et plus de 400 petits déjeuners !

Une performance qui n'aurait pas dû échapper à l'observation des techniciens, mais elles étaient tellement discrètes, qu'en dehors des cuisines, on ne les apercevait guère qu'au dernier rang de la chapelle. Je crois qu'elles logeaient au premier étage de la conciergerie, car l'escalier fleurait bon l'encaustique !

La religieuse la plus visible, et donc la plus estimée, était la sœur infirmière, qui s'appelait, ( me semble-t-il ), sœur Ange, un nom prédestiné ... Sans âge sous sa cornette, ses yeux clairs reflétaient la douceur, elle faisait penser aux dames de la Croix Rouge.

## Une Direction et des Enseignants laïcs

### **Monsieur Le Mével, Directeur de l'ICP**

La Direction de l'ICP était confiée, selon la loi, à un laïc, Monsieur Le Mével, ingénieur ICAM, qui en assumait la responsabilité dès sa création en 1920.

Le paradoxe est que j'ai passé six ans à l'ICP sans avoir connu son enseignement, ou simplement lui avoir adressé la parole ! Tout juste quelques bonjours affables en le croisant au hasard dans les couloirs du bâtiment principal. C'était pourtant un homme très accessible mais l'occasion de lui parler ne s'est jamais présentée.

Il est vrai que Monsieur Le Mével enseignait l'électricité principalement en quatrième année du diplôme ICP et que la filière bac technique et préparation ICAM échappait à ses interventions.

### **Les Professeurs**

Nos professeurs étaient donc pour la plupart des laïcs. Joseph **Robin**, 4<sup>ème</sup> Promo, Adjoint du Directeur et chef des Ateliers de la Jol, avait écrit en 1950 en hommage à la Légion d'Honneur de M. Le Mével, ce commentaire sur l'un des rôles de celui-ci : « ... Liaison, quelquefois délicate entre le personnel civil et l'Administration religieuse de l'École ... ».

On pouvait imaginer que les différends portaient sur les conditions de rémunération, qui devaient être très modestes avant les contrats Debré. Une revendication discrète mais compréhensible pour ces hommes dévoués, dont les résultats étaient patents et qui avaient charge de famille.

Un problème matériel moins crucial pour les religieux de l'ICP.

### **Profs de maths**

L'enseignement des maths, très pointu à la Jol, avait causé à nombre d'élèves les premières angoisses de leur existence. Je me demande encore comment nos enseignants, si estimés par ailleurs, pouvaient nous traiter parfois de manière aussi sévère ? Je n'ai trouvé que cette explication paradoxale : « Probablement pour notre bien !... » ... Une réponse de jésuite !

Reconnaissons qu'ils avaient en commun **l'exigence**, celle de la clarté du raisonnement, de sa formulation orale ou écrite en bon français, tournure de style et orthographe indissociables ... Et, bien sûr, celle du résultat.

Mais notre génération était un peu maso !

### **Monsieur Arnaud**

J'ai évoqué mes démêlés avec Mathos, ce prof malingre, hyper-nerveux tabagique, aux tics grimaçants, qui imposait sa domination d'un claquement de

doigts, tel un dompteur de cirque ! Il avait pourtant ses moments de sympathie, comme peuvent en rechercher les solitaires.

J'ai eu le pot de l'éviter en maths et en physique au CP. En première et deuxième Années, il enseignait la mécanique, encore une épreuve de rapport de Forces !

### **Monsieur Coury**

Cheveux en brosse, insigne scout à la boutonnière, il avait fait un bref passage à l'ICP, où il enseignait les maths et la physique au CP.

Les leviers étant classés en trois catégories, suivant les positions respectives du point d'application A, de la puissance P et de la résistance R, Monsieur Coury nous les avait répertoriés dans l'ordre par une formule mnémotechnique : PAR la PRAtique des RPAs, ... l'homme devient gros et gras !

C'était aussi mémorisant que la liaison géographique « Meknès entre Rabat et Fès ! », que me révéla M. Robin avant mon départ pour le Maroc !

### **Monsieur Chatellier**

Il enseignait les maths en première Année, en troisième et quatrième spéciales, et je dois en oublier ... Crinière et moustaches blanches, yeux clairs, nous l'appelions « grand-père », un surnom qui me semblait justifié, car il avait enseigné à mon père en tant que jeune instituteur à l'école St Blaise de Vertou, vers 1912.

Un profil de vieux lion capable encore de rugir face à des lionceaux qui ne crânaient pas dans sa classe. Je n'ai vu qu'une fois un élève lui tenir tête, le grand Bellay, l'un de ces rebelles envoyés se faire dresser chez les jèses ! Des éclairs avaient jailli des yeux bleus de « grand-père » et la foudre était tombée sur la tête de l'insurgé, qui était allé reprendre ses esprits dans le couloir ...

Les premières minutes de la classe étaient celles du stress, celles du choix des élèves pour l'interrogation. « Grand-père », consultait sa liste alphabétique, de haut en bas, puis de bas en haut ( suspense ), regardait fixement côté gauche, avant de lancer d'un ton sec : « Au tableau ( nouveau suspense ) ... Robin ! », un malheureux placé côté droit et qui s'était cru un instant hors du collimateur ! Puis devant les démonstrations bredouillantes : « Mon ami ... Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, les mots pour le dire arrivent aisément ! Boileau, Art Poétique ! ».

Quelques secondes plus tard : « A vot'place ... Zéro ! », ce qui entraînait une forme de soulagement, avec l'espoir d'être oublié lors des classes suivantes, un sursis non garanti, car « grand-père » était rusé !

### **Monsieur Chauvel**

Solennel, la main posée sur sa blouse grise dans une posture impériale, le visage rond orné d'une petite moustache poivre et sel surmontée de lunettes aux montures noires, le timbre grave, il en imposait à sa classe, la géométrie étant sa grande spécialité en seconde Année notamment.

Était-ce pour sa moustache qu'il avait été surnommé « Charlot » ? Pourtant avec lui, ce n'était pas souvent la rigolade ... Par son calme et sa méthode, il était une sorte d'antithèse de « grand-père ».

Il avait fait éditer deux recueils pratiques dont le titre était ( de mémoire ) : « Méthode de recherche rationnelle pour problèmes de géométrie », l'un pour la géométrie plane, le second pour la géométrie dans l'espace. Des traités très pédagogiques et indiscutablement l'œuvre d'un esprit méthodique.

Combien de fois avons-nous entendu : « Prenez votre Méthode, page ... » ?

Il enseignait également l'électricité, en commençant par l'électricité statique, la cage de Faraday et ses lamelles métalliques, les bâtons de verre et d'ébonite

frottés à la peau de chat, la machine de Wimshurst amorcée avec le doigt enduit à l'or mussif !

La base d'un programme officiel, qui ignorait encore la triode inventée en 1906, alors que nous étions à la veille de l'apparition des transistors ...

### **Monsieur Girault**

Cet ingénieur ICAM, dont la taille lui avait valu le surnom de « P'tit Homme » était très sympathique, très proche des élèves, parfois sujet à de brusques emportements, non sans motifs de notre part ...

Son enseignement était éclectique, physique, chimie, dessin, il intervenait dans la quasi-totalité des Années d'enseignement de la Jol.

Il m'a rendu un jour un grand service, c'était en deuxième Année, en classe de chimie, lors de ma phase de désintégration. Au cours d'une interrogation écrite, il m'avait surpris, cahier sous l'avant-bras, doigt marquant discrètement la page du sujet traité, prêt à pomper !

Il m'avait retenu à la fin du cours, sans commentaires superflus - je n'en avais pas besoin - et m'avait fait promettre de ne plus tricher. Je n'étais pas fier de ma conduite, j'avais promis et j'ai tenu.

### **Monsieur Grasset**

Je n'ai pas eu de cours avec ce professeur corpulent ( de physique ? de techno ? ) pour lequel ses élèves avaient beaucoup d'estime.

On racontait qu'un chahuteur lui avait lancé une boulette de papier alors qu'il écrivait au tableau, dos tourné. Le projectile avait frappé le tableau et l'imposant Monsieur Grasset, imperturbable, avait commenté : « Gros maladroit ! ».

A propos de tableaux, vous souvenez-vous qu'ils étaient passés du noir au vert ?

### **Monsieur Guillemot**

Cet ingénieur athlétique, sympathique et accessible, approchant la cinquantaine, qui était le chef du BDD, enseignait le dessin industriel, la technologie, la normalisation industrielle. Pour quelle raison avait-il été surnommé « Musique » ? ... Peut-être à cause des inflexions de sa voix ...

Il ne semblait pas s'intéresser particulièrement au sport, et pourtant ?

Le journal local la Résistance de l'Ouest , lors de la création du club fanion nantais l'ABC, avait relaté « les débuts difficiles du basket dans la région, avant l'arrivée à Nantes d'un jeune ingénieur nommé Guillemot. »

Renseignement pris, c'était bien notre « Musique », ce remarquable joueur qui avait dynamisé le basket nantais vingt-cinq ans plus tôt !

Un homme qui n'avait pas cherché à surfer sur la vague de la popularité et qui était rentré dans le rang naturellement, à sa manière.

### **Monsieur Girot**

Qui avait eu l'idée de surnommer « Pomme Cuite » ce professeur de Français de première et deuxième Années, discret, plein de finesse, petit bourgeois gentilhomme, que l'on disait excellent comédien amateur ?

De fait il adorait choisir des partenaires pour lui donner la réplique dans des lectures de tragédies et comédies classiques. Quelques-uns s'y employaient avec talent et tous y prenaient intérêt.

### **Monsieur Dauge**

Il y avait un peu de Jules Ferry chez ce professeur de Français calme, distingué, au teint pâle, à la barbe soignée qu'il frisait machinalement entre ses doigts. La communauté des élèves avait recherché beaucoup plus loin son inspiration, en le surnommant Jésus-Christ !

Je le savais parent de la dynastie Dejoie, les notaires de Vertou ; il enseignait avec beaucoup de savoir et de culture aux élèves de troisième et quatrième Années dont les préférences pour la technique rendaient encore plus méritoire son application.

Au troisième trimestre, je séchais ses cours du jeudi au profit des compétitions d'athlétisme et, comme il n'avait, de sa culture classique, conservé aucun attrait pour les Olympiades, il m'appelait avec un brin de dédain : « Robin l'amateur » !

### **Madame Roy ou l'exception féminine**

La « miss » inaugurait l'enseignement de l'Anglais à l'ICP, une mission délicate que celle d'intéresser des techniciens à cette matière de coefficient 1, enseignée une ou deux heures par semaine à des élèves qui n'en connaissaient pas le premier mot, quand d'autres possédaient certains acquis du secondaire.

Je connaissais notre miss, qui était la seconde fille du Docteur Chollet, médecin emblématique de Vertou.

Elle avait épousé un ingénieur ICAM et elle quitta la Jol pour la naissance de leur premier enfant. Je n'étais pas très observateur et d'autres plus avancés que moi en Anglais, m'avaient appris qu'elle était enceinte !

### **Monsieur Jeanne-Julien**

Ce professeur d'anglais, qui frisait la soixantaine, abritait sa calvitie sous un béret basque et relevait ses lunettes sur son front ridé, à la manière du champion cycliste, le vétéran René Vietto. Un point commun qui avait facilité la recherche de son surnom !

Notre Vietto donc, qui se désolait de nos insuffisances en anglais, était un passionné de marine et, pour le bac, il nous avait choisi le book d'un auteur inconnu relatant des aventures de mer. On n'avait pas besoin de cela pour couler, on aurait du l'appeler Nelson !

### **Monsieur Renaud**

Jeune professeur d'anglais en quatrième Année, qu'il complétait par une tâche de surveillant, il avait la mission impossible de nous préparer à la deuxième partie du bac, et de le faire avec le livre choisi par Vietto. Il fit de son mieux, essayant de nous faire acquérir du vocabulaire, ce qui était une nouveauté pour nous, pénétrés de règles de « grand'mère » anglaise et d'histoires de marine. Nous n'avions plus, pour le reste de nos carrières, que le choix de la méthode, entre Berlitz et Assimil !

### **Sport et éducation physique**

Au CP le prof de gym était M. **Legault**, un athlétique et sympathique gymnaste de la St Christophe de Nantes. Je n'étais guère musclé, mais il m'encourageait, détectant mes possibilités pour l'athlétisme. Plus tard, étant en activité dans un collège nantais, il suivait ma progression lors des compétitions UGSEL.

Un autre moniteur, M. **Bordes**, l'avait remplacé l'année suivante, avant l'arrivée de Pierre **Garçon**, professeur formé au CREPS. Avec celui-ci, les préparations devenaient plus spécialisées et plus techniques. Il m'avait d'abord entraîné sur les haies, puis spécialisé sur le 200 mètres et les relais. Il avait fait adhérer plusieurs d'entre nous à l'équipe nantaise de l'Entente SNUC-St Pierre, sous la houlette de Pierre Briand, journaliste et ancien perchiste, et notre grand rendez-vous d'avril en juniors, c'était le Relais à travers Paris, avec Albert, Grossin, les Leroux ...

Mais le sport vedette restait le football, que j'ai déjà évoqué. Jean Moinard, dit « Théo », y révélait son talent et son abattage.

Le basket était plus confidentiel, pratiqué par des joueurs de clubs comme les Nantais Huet et Marionneau, ou les jumeaux tourangeaux Mourier.

Le handball avait fait une percée remarquable à l'ICP, les butteurs Bazireau puis Leroux, les goals Deschamps puis Leroy, avaient en peu de temps fait une réputation à la Jol parmi les clubs nantais.

### **As-tu vu l'nouveau pion ?**

L'ICP engageait des étudiants comme surveillants d'études et de dortoirs et il existait une filière bretonne dont les sources traditionnelles étaient la Fac de Médecine ou l'Ecole Dentaire.

Ainsi André **Le Lann**, un costaud sympathique du Morbihan, qui en deuxième année n'avait pas besoin d'utiliser ses compétences de champion régional de lutte gréco-romaine pour se faire respecter !

**M. Danet**, autre Breton de Vannes, pion en troisième année, qui sculptait dans le buis des dents plus vraies que nature.

J'en revois un autre, frisé et sympathique, dont j'ai oublié le nom !

Et les sportifs n'oublient pas Jean **Gravier**, champion de France UGSEL du 100 mètres, qui était venu poser son sac comme surveillant de deuxième année.

### **Personnel de service**

Ils étaient discrets et aimables, telle cette dame de Beautour qui tenait la conciergerie, en effectuant ses travaux de couture ... ou de layette !

Et ce petit monsieur, en gilet, qui astiquait dans le couloir les souliers du Père Le Guay, leur distillant quelques postillons, pour mieux les faire reluire !  
Et cette dame secrétaire, claudiquante, qui effectuait ses travaux de dactylographie, quelque part près de la conciergerie et de la questure.  
Plus remuants, les serveurs des réfectoires, virevoltaient dans le couloir du sous-sol avec les chariots de nourriture, leurs plats en fer blanc et les fameuses carafes de pinard !  
Sans oublier le sympathique fermier, qui avait une jolie fille !

## Les Ateliers

### La métallurgie

Le vaste atelier comprenait côté ouest l'ajustage et côté est les machines, tours, fraiseuses, raboteuse, ... Dans l'axe de séparation, entre les piliers métalliques, les perceuses sensibles à disposition des ajusteurs. L'ajustage disposait d'environ 120 étaux, disposés par groupes de cinq ou six sur des établis en rangées parallèles, les regards des élèves tournés vers le nord, histoire de ne pas le perdre.

Au sud, le magasin de ferraille et son magasinier, surmonté du pigeonier, bureau d'organisation et d'observation du chef d'atelier **M. Robin**. Un toit de shed assurait un éclairage naturel à l'ensemble, et l'hiver, un chauffage relatif était assuré par de grands poêles à bois ou charbon, autour desquels nous venions nous dégourdir les doigts.

Quatre « contremaîtres » pédagogues et sympathiques nous initiaient à l'ajustage, chacun disposant d'un petit cabanon vitré. Du nord au sud :

Monsieur **Clavier**, ancien ICP ( 14<sup>ème</sup> promo ), adjoint de M. Robin, donnait également des cours de dessin industriel et de technologie avec M. Guillemot.

Monsieur **Couchourel**, « Couchou » pour les élèves, avait été champion de France (FSF ? ) de saut en hauteur, avec 1,83 m. En 1949, le record de France ne dépassait guère 1,90 m et les styles pratiqués, rouleau californien, rouleau ventral, ne permettaient pas les performances actuelles du fosbury. On racontait que M. Couchourel avait franchi, en sauts à pieds joints, la succession impressionnante des rangées d'établis.

Monsieur **Herfray**, à la maigreur inquiétante et aux traits creusés, portait le surnom de « Bucken », sinistre référence aux rescapés de Büchenwald.

Monsieur **Guérin**, chauve et jovial était surnommé « Totor », ce qui nous permettait d'affirmer : « Ici, tout est Totorisé ! ».

On prétendait que l'exercice de la lime formait les caractères ; il est vrai qu'enlever à la lime d'Allemagne 3 mm sur une surface de ferraille brute de 40x70 mm, demandait de l'acharnement. Ensuite, à la lime bâtarde, puis à la lime douce, il fallait obtenir une surface rigoureusement plane contrôlée par le passage au marbre de ladite surface enduite de sanguine, qui laissait inmanquablement transparaître les creux et les bosses. Nous devions apprendre à limer plat en croisant les traits.

Certains étaient très habiles dans l'exercice, par contre le jeune Andrieu se désespérait devant sa pièce limée en forme de toit de wagon. J'étais peu motivé par ce labeur que je trouvais dépassé à l'ère atomique, de plus mes grands bras et mes grandes guiboles ne m'assuraient pas la stabilité d'un étau-limeur.

La première face du parallélépipède n'était qu'un hors-d'œuvre, car une fois sa surface aplanie, il fallait à l'aide du trusquin ( sans pédale ... ), tracer les cotes imposées et aplanir successivement les cinq autres faces, en contrôlant les cotes au pied à coulisse et les angles à l'équerre.

L'usage de la scie à métaux, du burin et du bédane constituait un progrès, car les millimètres de métal descendaient rapidement, quelquefois même en-dessous de la cote, et les dérapages du marteau entraînaient quelques estafilades sur le pouce opposé : « C'est le métier qui rentre ! », nous disait-on.

L'ajustage conduisait aux assemblages, jusqu'à la fameuse queue d'aronde : entre les coups de lime, bras tendus vers la lumière des sheds, nous traquions le jeu, en clignant de l'œil pour évaluer les jours entre mâle et femelle ...

A partir de la deuxième Année, le tournage constituait la première expérience sur les machines, un exercice de précision, avec la vérification des cotes au palmer et la satisfaction inavouable d'arrondir nos congés entre deux poupées !

### **La forge du père Abraham**

En deuxième Année, un stage de quatre semaines nous initiait à la forge, sous la férule de ce contremaître, meilleur ouvrier de France.

Ventripotent, le teint charbonneux, s'appuyant sur sa canne, Monsieur **Abraham** régnait en maître de forge dans cet atelier moderne, équipé d'une vingtaine de postes de travail avec foyer, soufflerie, enclume et hotte d'aspiration.

Au centre, le marteau-pilon pneumatique, impressionnant de précision, évoquait un mythe et une tragédie :

- le mythe, remontait à 1877, avec « Le tour de France de deux enfants », deux petits Alsaciens qui, faisant étape au Creusot, avaient été émerveillés par le marteau-pilon à vapeur, énorme machine de cent tonnes capable d'aplatir une masse de métal ou de servir de casse-noix !

- la tragédie était toute récente, elle impliquait notre marteau-pilon ; lors de sa mise en place, une rupture d'étaï avait coûté la vie au contremaître Monsieur Chauvelon, dont le fils était un de nos camarades de la 28<sup>ème</sup> promo.

Le père Abraham avait un tour de main impressionnant : en une chauffe, il transformait un morceau de tôle en une feuille de chêne ; son cabanon vitré était un lieu d'exposition de ses chefs-d'œuvre, dont le summum était un puits de quarante centimètres, entièrement forgé, margelle, supports de poulie, chaîne, ...

Il y avait également un verre à pied et sa légende ... On racontait qu'avant la guerre, Monsieur Abraham avait remporté le concours du verre à muscadet, en dessinant un verre élégant et sans fioritures, quand d'autres avaient imaginé des formes plus sophistiquées. Pour le muscadet, la sobriété l'avait donc emporté ... Lors de la mi-Carême suivante, un char nantais ayant représenté un forgeron martelant un verre sur son enclume, notre lauréat avait relevé le défi en adressant quelques verres forgés aux organisateurs !

Au cours du stage, nous fabriquions un burin et un bédane à partir d'un bloc de fer étiré au marteau, estampé et façonné sur l'enclume, puis trempé. Nous étions par équipe de deux, alternativement forgeron et frappeur ; le premier avec marteau et tenailles assurait les chauffes et rythmait la cadence des

frappes, le second assénait les coups de masse en se synchronisant avec le marteau. Parfois marteau et masse s'entrechoquaient, le marteau voltigeait et le père Abraham sortait de sa guitoune en engueulant les maladroits.

Barier s'étant brûlé en saisissant à pleine main son burin non refroidi, le contremaître lui avait appliqué le remède des forgerons, ( ou celui du cheval ? ), lui enduisant d'huile la brûlure et lui maintenant la main au-dessus du foyer, un traitement énergétique qui avait la réputation d'éliminer la douleur.

Devenu dur d'oreille, il gardait la faculté de nous entendre chanter ou siffler dans le vacarme ambiant ! Là encore, il s'extirpait de sa guitoune, en criant : « Les chanteurs et les siffleurs, au conservatoire ! ». Son radar ne lui permettait pas toutefois de localiser les fautifs !

## **La menuiserie**

Un stage de quatre semaines était également effectué dans l'atelier de menuiserie, dont Messieurs **Gouy**, père et fils, étaient les contremaîtres. Monsieur Gouy père portait la moustache et la barbichette taillées à l'impériale, ce qui lui avait valu naturellement le surnom de « Napoléon », parfois raccourci en « Napo » !

La vingtaine d'établis était alignée côté ouest et les machines disposées dans la partie est : dégauchisseuse, scie à ruban, raboteuse, et la dangereuse toupie aux 7.000 tours-minute et son outil invisible mangeur de doigts ...

Nous apprécions l'odeur du bois et la facilité parfois trompeuse à le travailler, quand les millimètres disparaissaient plus rapidement que voulu. Mais quel contraste avec le fer brut que ce matériau vivant, chaud et doux au toucher, copeaux au lieu de limaille, éclis au lieu d'éclats.

Et ses assemblages par tenon et mortaise.

## **L'électricité**

L'atelier d'électricité était un lieu un peu mystérieux et silencieux que nous ne découvrons guère qu'à l'occasion des portes ouvertes de la Fête de Jeux. Sauf erreur de ma part, seuls les premiers de la quatrième Année « normale », celle qui délivrait le diplôme ICP, y trouvaient une formation pratique sur les raccordements électriques, les dynamos, les moteurs.

Monsieur Le Mével en était le patron, secondé par mon compatriote de Vertou Gaëtan **Le Tilly**, ( 15<sup>ème</sup> promo ), également prof de dessin.

## **Le dessin industriel**

A un instant « t », l'ICP pouvait ressembler à un gigantesque Bureau d'Etudes, où nous étions 200 pratiquants, penchés simultanément sur les feuilles aux formats normalisés scotchées sur nos planches à dessin, armés de nos tire-lignes, compas et balustres soigneusement abreuvés d'encre de Chine.

Nous avions au préalable effectué un tracé au « critérium » avec ses mines HB, H, 2H, 3H, ... affûtées en pointe ou en biseau sur la râpe en papier de verre.

L'apprentissage avait débuté par des planches d'écriture ronde et d'écriture bâton en caractères normalisés, le dessin à la plume de motifs de fers forgés aux reliefs ombrés, et des perspectives qui ne pouvaient être que cavalières !

Puis nous étions passés au dessin industriel : les raccords sans bavures de traits et de courbes, la représentation d'une pièce élémentaire par la projection plane de ses vues de face, de côté et de dessus, les lignes cachées en pointillés, l'alternance de traits et de points pour les axes, le cartouche ...

Inversement, comme la synthèse suit l'analyse, nous avons acquis la faculté de reconstituer de visu l'ensemble en trois dimensions ainsi mis à plat.

La géométrie descriptive nous apportait un mode intéressant de représentation plane des courbes et des intersections de volumes. Nous imaginions qu'un jour nous aurions à mettre sur plan pour l'atelier de traçage et de soudure la coque d'un navire, fierté des Chantiers de Nantes ou de St Nazaire.

Et si nous avions connu le D.A.O. ...

## Mémoire Flash sur un parcours ICP

### **La vie réglée d'un pensionnaire « Cépaillon » ( 1946-1947 )**

#### La sonnerie du réveil

A 6h25, l'abbé Brosset qui assurait la surveillance du dortoir assisté d'un pion laïc, à partir de leurs cahutes fermées par des voiles blancs, agitait la clochette en prononçant la formule rituelle « Benedicamus Domino ! », à laquelle nous devons répliquer, encore dans les brumes du sommeil : « Deo Gratias ! ». Dans le brouhaha, l'abbé se contentait d'ouïr la dernière syllabe, car nous marmonnions un autre rituel : « Ah ! la chiasse ! ».

Les deux surveillants parcouraient les rangées de lits pour tirer les couvertures des dormeurs insensibles à la clochette et celles des quelques adeptes de Montaigne, partisans d'une mise en train progressive et en douceur.

Après avoir troqué, en camouflant nos sexes, nos pyjamas ou chemises de nuit contre nos caleçons et maillots de corps, nous passions avec serviette et savonnette, dans le coin des lavabos où une rangée de robinets écoulait son eau froide dans des bacs émaillés. Au décrassage du visage et du cou, succédait le maniement de la brosse à dents et du savon dentifrice que certains, plus évolués, avaient utilisés avant le coucher. Les trois ou quatre boutonneux arborant une barbe naissante, jouaient les prolongations avec leurs coupe-choux ou rasoir mécanique, miroir, blaireau et savon à barbe !

Habillés, lits retapés, serviettes mises à sécher sur la tête du lit, nous descendions en double rang pour la messe de 7h15 à la chapelle où se retrouvaient tous les internes : prières et répliques en latin, livre de messe personnel et un recueil pour les cantiques et les chants grégoriens.

#### La division des pains

Le petit déjeuner à 7h45 était arrosé du contenu d'un broc de café au lait aux composants très dilués, remplacé le dimanche par un broc de chocolat tout aussi fluide. Il y avait du « rab », ce qui n'était pas le cas pour le pain.

Le miracle de la multiplication des pains aurait rendu grand service à l'économat, car les tickets de rationnement étaient toujours en vigueur, 375g par J3 et par jour, soit 4 parts de 93,75g. Le pain étant la base de notre alimentation, pour fixer les idées, le poids d'une tartine de pain normale était évalué à 50 g.

J'étais chef de table, rôle majeur qui consistait à répartir équitablement la nourriture entre les 8 convives. Le partage du demi-pain de 3 livres était plus délicat qu'entre Jésus et ses apôtres, pourtant plus nombreux : je déterminais d'abord la ligne médiane avec mon couteau à plat étalonné par mon pouce, je tranchais, puis je répétais la manoeuvre sur chaque moitié et ensuite sur chaque quart, sous l'œil intéressé de mes sept partenaires.

Chaque pensionnaire allait puiser au fond du réfectoire, dans sa cassette personnelle fermée à clé, beurre, confiture, ou chocolat, réapprovisionnés au retour dominical, ou par colis pour les plus éloignés.

Mon voisin, Pierre Girardeau, dont le père était boulanger à Ancenis, me donnait ses tickets de pain, dont je faisais profiter ma famille.

### R.O. ( ou Règlement Ordinaire )

Du lundi au samedi inclus :

8h15, bol d'air matinal. 8h30 à 12h15, deux cours ou séance d'atelier.

12h30, déjeuner au réfectoire, silence entretenu par un lecteur choisi pour sa bonne élocution, roman policier ou livre d'aventures, journal des sports le lundi.

13h15 à 14h, récréation avec jeux collectifs, ballon prisonnier, drapeau, volley, foot, ou rencontre des familles au parloir, cours de musique pour les artistes.

14h à 17h, deux cours ou séance de dessin.

17h15, récréation avec distribution par les deux « panetiers » de tartines de pain sec de 93,75g, une par élève.

17h45 à 19h45, étude, avec présence obligatoire des DÉPés, devoir du jour, copies ramassées en fin d'étude.

19h45, départ des DÉPés et souper des internes, bol d'air.

Jusqu'à 22h, étude, révision des leçons ou lecture, suivant choix personnel.

22h15, montée au dortoir et coucher.

Le jeudi après-midi, les cours étaient remplacés par les compétitions sportives ou une sortie en groupe : promenade, théâtre, visite d'expositions, ...

Le dimanche : 7h30, lever.

8h30, grand messe avec présence obligatoire des DÉPés.

9h30, petit déjeuner à la senteur cacaoitée, bol d'air. 10h15, étude.

11h, sortie des DÉPés et des internes chez parents ou correspondants agréés.

L'après-midi sortie en groupe des internes, promenade en double file dans les environs, ou déplacement à pied jusqu'au stade Malakoff, pour supporter le FC Nantes, qui ramait en Deuxième Division derrière Sochaux et Lyon.

Les internes rentraient pour le dîner et, avant le coucher, l'ensemble des pensionnaires entendaient les Complies à la chapelle.

### Les douches

Il y avait un rituel pour les douches du vendredi soir, réglé par l'abbé Brosset :

- au premier coup de sifflet, en caleçons dans les cabines,
- au deuxième coup de sifflet, à poil sous la pomme de douche qui va arroser,
- coupure générale de l'eau, savonnez-vous !
- au troisième coup de sifflet, la pomme va recracher, rincez-vous !
- coupure définitive de l'eau, essuyez-vous !
- au quatrième coup de sifflet, sortez de la cabine !

C'était une forme de gestion de l'eau, anticipant le développement durable ...

## Les cours

Le programme scolaire était organisé pour la préparation du concours d'entrée en Première Année de l'ICP.

En maths, j'appréciais l'arithmétique dont l'Ecole Primaire m'avait donné de bonnes bases. Mes débuts en algèbre étaient corrects, mais la géométrie devenait mon casse-tête. En français, j'étais plutôt bon, la physique m'intéressait, le dessin également, je ne forçais pas mon médiocre talent pour l'ajustage. Mon goût naturel pour l'Histoire et accessoirement pour la Géographie, me facilitait les choses dans ces matières à faible coefficient, qui ne passionnaient que peu d'amateurs.

## Décalages

Je m'étais senti noyé dans cet environnement nouveau de garçons à l'adolescence affirmée, auprès desquels je n'étais encore qu'un enfant. J'acceptais mal l'internat, si près de Vertou, dont je voyais le clocher depuis les fenêtres du dortoir, et je mettais la pression sur mes parents qui m'avaient imposé cet état qu'ils jugeaient plus sécurisant. En fait, depuis longtemps, j'essayais de faire sauter la protection dont on m'entourait, qui avait sa justification, car ma sœur aînée était décédée peu de temps avant ma naissance. Mais je n'étais pas en mesure de le comprendre et je considérais que l'on m'élevait comme une mauviette. Alors, passant de la boîte à coton à la boîte à pension, la Jol devenait pour moi la Geôle !

## Marie jette le voile

Pour ne rien arranger, l'abbé Brosset m'avait fait tenir le rôle de la Vierge Marie dans une saynète de Noël pour les pensionnaires des Petites Soeurs des Pauvres à Rezé. Evidemment le rôle ne pouvait être confié à un élève à la barbe naissante et à la voix muante ! Et les petites vieilles en rajoutaient : « Comme elle est mignonne la petite Sainte Vierge ! ». A leur demande, j'avais dû leur présenter l'Enfant Jésus ; excédé, j'avais adopté une allure martiale, rejetant le voile en arrière, au risque de choquer St Joseph et les intégristes !

Je m'étais interrogé sur une réplique de l'aubergiste refusant le gîte à la Sainte Famille : « ... Non seulement un couple, mais peut-être un enfant demain matin par dessus le marché ! ». Comment pouvait-il le deviner ?

## De la taille du Préfet

De la visite médicale, assurée par le docteur Poisbeau, médecin route de Clisson, j'avais retenu ma taille : 1,52 m et mon poids : 37,5 kg.

En février le Père Le Guay m'avait convoqué à son bureau pour m'annoncer avec beaucoup de sensibilité la mort de mon grand-père Robin, que j'avais visité le dimanche précédent dans une salle commune de l'Hôpital St Jacques. J'avais sangloté, le menton sur l'épaule du Préfet, nous étions de même taille ...

## Jésuites de passage

La retraite de rentrée avait été dirigée par le Père de Roodenbeke, dont les causeries étaient remarquables de clarté et de simplicité.

Au mois d'octobre 1946, une mission avait été prêchée à Vertou par quatre Pères jésuites hébergés à la Joliverie. Leur chef était le Père Le Tellier, mais j'avais surtout remarqué le Père Yvon, un Breton aux cheveux blancs taillés en brosse, dont le frère officier était tombé au Tonkin quarante ans plus tôt.

Le Père Riquet était venu à l'ICP ; en son honneur les Promotions avaient été rassemblées sur le stade pour un lever des couleurs et le Père Crouigneau avait prononcé une allocution. Le Père Riquet avait été déporté pour faits de Résistance et l'officier allemand chargé de son interrogatoire avait fait ce commentaire « Les fils de la Résistance s'entrecroisaient dans sa soutane ! ». A Ravensbrück, étaient internés trois mille prêtres et religieux. Volker Schlöndorff a évoqué leur mémoire dans un film tiré des carnets de notes de l'un d'entre eux.

En mai, le Père Recteur de l'ICAM, ancien aumônier des pilotes français engagés dans l'US Air Force, tels Saint-Exupéry et J.J.S.S., était venu nous commenter des projections sur leur vie aux Etats-Unis.

### L'exposition coloniale

Le CP avait préparé une exposition pour honorer l'œuvre accomplie par les missionnaires français dans le monde. Nous avons accroché aux murs de la salle de jeux de 1<sup>ère</sup> Année des photos témoignant de l'activité missionnaire et les cartes des 5 continents avec les pays de missions.

Sur des tables, nous avons disposé des objets témoins de la civilisation des pays concernés, mais nous en étions démunis pour l'Océanie.

J'étais allé rencontrer Monsieur Bachelier, mon ancien Directeur d'école de Vertou, dont le frère était missionnaire en Papouasie. Il m'avait confié 2 objets qui ornaient sa salle à manger, un cylindre en bois décoré ( pipe ou instrument à percussion ) et un casse-tête en pierre de lave sculptée avec un manche rigide en osier tressé.

J'avais acheminé à la Jol ces précieux objets en les fixant sur mon porte-bagages, mais les vibrations avaient été mal supportées par la massue de pierre, qui s'était détachée du manche et avait roulé sur le bas-côté, heureusement sans se fendre.

J'avais dû jouer à l'armurier papou en rassemblant les deux morceaux. Côté émotion, il ne me manquait plus qu'un contrôle de gendarmerie sur la route de Clisson, pour trafic d'armes !

### Témoignages d'insatisfaction

Au deuxième trimestre, je vivais de plus en plus mal ma situation de pensionnaire et je me laissais aller. Deuxième de la promo à Noël, j'étais 27<sup>ème</sup> à Pâques et j'avais reçu ma première sanction : un 14 en maths.

J'avais racheté mon heure de colle en utilisant l'un des « témoignages » accumulés au premier trimestre, une sorte de bons points qui généraient un capital d'heures permettant de sortir un peu plus tôt en certaines occasions ou de servir de monnaie d'échange contre les heures de colle !

Ils se présentaient sous la forme de papiers glacés format 21x29, portant en angle le beffroi et l'insigne de l'ICP, avec un encadrement de trois couleurs distinctes suivant leur valeur, bleu pour 3 heures, vert pour 2 heures, marron pour 1 heure ( sauf erreur de mémoire ... ).

La promesse que me firent mes parents de me mettre DéPé l'année suivante me relança un peu au troisième trimestre et j'obtins une modeste trente-deuxième place au concours d'entrée en première année de l'ICP, sur cent-vingt admis, l'essentiel était assuré, mais le pire était à venir !

### La chasse de Ste Thérèse

Un samedi soir d'hiver, nous étions sortis après dîner sur la route de Clisson, face à l'ICP, pour le passage des reliques de Ste Thérèse de Lisieux, dont on célébrait le cinquantième anniversaire de la mort. Elles étaient attendues à Nantes pour y être honorées solennellement le lendemain.

Vers 22h un fourgon vitré venant de la direction de Poitiers était passé à allure réduite et nous avons aperçu la chasse dorée, l'espace de quelques instants.

### Camille Congras le miraculé

Cet homme simple, de condition ouvrière, miraculeusement guéri à Lourdes d'un saturnisme contracté au cours de sa vie professionnelle, avait donné une conférence à l'ICP . Pensionné à vie, il consacrait son temps à promouvoir la Vierge pour la remercier de sa faveur. Il était éloquent et émouvant dans son témoignage.

### Le tampon-patate

Le CP n'ayant pas cours le jeudi après-midi, nous allions souvent à Nantes, sur deux rangs, par le pont de bateaux qui remplaçait alors le Pont de Pirmil.

Nous avons visité, au Musée des Beaux Arts, une Exposition de l'Evasion sur les méthodes employées par les prisonniers de guerre pour tenter la belle et se procurer des faux papiers. J'avais été intéressé par la reproduction des tampons par décalque, à l'aide d'une pomme de terre coupée, appliquée directement sur l'original, ou à travers une feuille de papier à cigarette. Un système D vulgarisé sous le nom de tampon-patate !

### Aviso Amiral Mouchez

Un autre jeudi, nous avons visité cette petite unité de la Marine Nationale ancrée Quai de la Fosse. L'exiguïté de l'habitat n'avait pas encouragé les vocations pour la Royale.

### Les cinquante ans de Livet

Début juillet 1947, je regagnais Vertou pour les grandes vacances, lorsque j'avais croisé sur la route de Clisson plusieurs cars transportant des élèves de Livet dans une ambiance joyeuse. L'ENP de Nantes fêtait son jubilé.

## **Première Année (1947-1948 )**

### DéPé à toutes pédales

Le renouvellement de la moitié des effectifs et l'arrivée des nouveaux entrants ne modifiaient pas la donne et encore moins la moyenne d'âge. J'étais toujours en décalage par rapport aux « grands », dont certains noircissaient minutieusement le duvet naissant sous leurs narines à la mine de crayon pilée ! Seul point positif, j'étais devenu DÉPÉ et le matin à 8h10 je descendais à toutes pédales la route qui menait du bourg de Vertou vers la route de Clisson, histoire de réchauffer mes guiboles que ne protégeait pas ma culotte courte. Mon cartable accroché au cadre, je recherchais la position aérodynamique sur le vieux vélo Automoto de mon grand-père, sans dérailleur, au guidon plat et large.

Mon trajet durait en moyenne 15 mn, 12 mn par vent favorable et 20 mn quand le vent de galerne balayait la route de Clisson : un timing calculé au plus juste.

A l'arrivée, rangement du vélo dans l'ancienne orangerie au sol sablé, suspendu à un crochet par la roue avant. Pensionnaires et Dépés utilisaient ce garage et il n'était pas prudent d'y oublier sa pompe, car les larcins étaient fréquents.

#### L'oncle sur le porte-bagages

Des grèves très dures lancées par la CGT dans les mines, l'industrie et les transports ayant fait craindre une insurrection communiste, le gouvernement avait rappelé les réservistes de la classe 43.

Mon oncle Louis Robin en faisait partie et il devait rejoindre de bonne heure son lieu d'affectation, via la gare de Vertou. J'avais contribué à la défense nationale en l'emmenant sur mon porte-bagages un premier vendredi du mois, jour où les Dépés devaient assister à la messe à 7h45.

#### Leclerc out

Nous étions en rang ce matin de fin novembre pour la séance d'atelier, quand Husson, un DÉPÉ, nous avait annoncé le crash au Sahara de l'avion du général Leclerc, l'ancien chef de la 2<sup>ème</sup> D.B. , une figure emblématique de la Libération.

#### Le plongeon

J'étais tombé dans le dernier quart du classement à Noël et à Pâques et le Père Préfet avait tiré le signal d'alarme dans le carnet de notes du deuxième trimestre, posant l'hypothèse d'un changement d'orientation.

Ma mère vint à bicyclette le consulter en ma présence. Il lui dit clairement que j'étais trop couvé et que je devais m'affirmer ... Comme j'avais prouvé au début du CP que je n'étais pas débile et que, par ailleurs, l'enseignement technique m'intéressait, ils convinrent tous deux que j'intégrerai la deuxième année et qu'à moins d'un miracle, je la redoublerai. Mais personne ne croyait au miracle !

#### « Ripoche, rends-toi ! »

En 1793, André Ripoche, un paysan du Loroux armé d'une hache avait répondu : « Rendez-moi mon Dieu ! » à cette injonction d'une troupe de « Bleus », venus abattre un calvaire, et qui lui firent un sort funeste.

En 1948, André Ripoché, DÉPé résidant route du Loroux sur Basse-Goulaine, se rendait lui ... à l'ICP 25<sup>ème</sup> promo. Sur la route de Clisson il retrouvait un « Bleu » de l'ICP ( ainsi désignait-on la 1<sup>ère</sup> Année ), et nous roulions côte à côte en devisant, car les automobiles étaient rares. Un heureux sort l'attendait à l'Ecole Violet et il me donnait, sans injonction, des cours de géométrie.

### Vivent Messieurs Vincent !

Un dimanche matin, tout l'ICP s'était aligné le long du Cours des Cinquante Otages à Nantes, pour la visite du Président de la République, le Toulousain Vincent Auriol. Le temps était gris, le Président était passé en voiture découverte, nous l'avions applaudi.

Peu de temps auparavant, on nous avait projeté à la Jol le film « Monsieur Vincent », avec Pierre Fresnay dans le rôle de St Vincent de Paul, un autre Vincent du Sud-Ouest.

## **Deuxième Année 1948-1949 ( 28<sup>ème</sup> promo )**

### Vas-y Marcel !

Fin septembre, je m'étais levé à 5h du matin pour appliquer l'oreille près de la vieille TSF Automoto et ouïr le reportage, en direct depuis l'Amérique, du championnat du monde de boxe Marcel Cerdan - Tony Zale. La transmission était perturbée par le fading, et le reporter de la Voix de l'Amérique répétait dix fois par minute : « corps à corps, séparation par l'arbitre ... ». C'était rasoïr, mais au 12<sup>ème</sup> round, le populaire Marcel Cerdan avait été sacré champion du monde.

L'information avait pourtant bien progressé depuis le championnat du monde poids lourds Carpentier - Dempsey de 1921, quand un aéroplane avait relayé au-dessus de Paris un message radiotélégraphié ; mon grand-père et ma mère avaient guetté la fusée bleue pour Carpentier, hélas, ce fut la rouge !

Le père Humbert avait introduit dans son cours d'instruction religieuse un commentaire sur Cerdan, que les actualités du cinéma avaient interviewé lors de son retour triomphal à Paris : « Hum ! avait constaté le Père, pour le vocabulaire, il n'est pas terrible ! ».

### A la ramasse

J'avais donc engagé sans conviction cette nouvelle Année, assuré que j'étais de pouvoir la redoubler. Je faisais quand même quelques efforts, mais je demeurais nul en géométrie et M. Chauvel me remontait les bretelles.

Je m'activais davantage dans les travaux pratiques, au point qu'en janvier je m'étais fichu un mauvais coup de marteau sur le pouce gauche, qu'un phlegmon s'y était déclaré et que le Docteur Chollet avait crevé l'abcès au bistouri, un souvenir cuisant.

Ce semestre-là avait été très éprouvant à la maison, où mon grand-père Vigneau, le quincaillier, se mourait d'un cancer ; de février à mai ses gémissements lancinants nous poursuivaient jour et nuit. Je devais être dans un état second, car il était impossible d'étudier dans ce contexte.

Avant de mourir, il m'avait murmuré : « Il faudra bien travailler mon p'tit gars. ». J'avais promis, mais comment tenir parole dans la situation où je croupissais ?

### 55 mètres haies

En sport, j'étais catalogué minime deuxième année, j'avais grandi et mes trajets à vélo m'avaient musclé et rendu résistant. Pierre Garçon avait décidé de me faire pratiquer les haies, que mes grandes guiboles me permettaient d'atteindre en trois foulées, quand mes concurrents devaient piétiner pour en faire cinq !

Lors du championnat départemental UGSEL, j'avais une haie d'avance en attaquant le dernier obstacle, lorsque mes pointes l'avaient renversé et que, par voie de conséquence, j'avais franchi la ligne d'arrivée sur le dos !

Pierre Garçon était dépité à cause de la médaille envolée et je n'étais pas qualifié pour les championnats régionaux. J'avais laissé le titre à Tréguier, un sympathique Breton de l'Externat, dont je retrouverai le frère dans la 29<sup>ème</sup> promo ... et plus tard en officier de Chasseurs d'Afrique à Rabat.

### Petits et grands minimes

Les performances en minimes étaient très liées à la croissance des compétiteurs. Ainsi au CP, Emile Billy, qui mesurait autour de 1,75 m, avait été champion de France UGSEL avec un bond en hauteur de 1,62 m. Devenu cadet, il n'était guère plus grand et ne sautait pas plus haut.

De mon côté, je prenais de plus en plus de goût pour le sport et la compétition, j'y trouvais l'occasion de me valoriser dans ma tranche d'âge et de m'extraire du magma. Dans la promo, nous n'étions que 6 minimes sur 120 élèves et nous avons reçu les éloges du Père Le Guay pour avoir remporté le cross ICP par équipe, face au CP et à la 1<sup>ère</sup> Année, plus étoffés dans cette catégorie.

### Beau comme un petit LU

Mes quinze ans révolus, j'avais enfin renoncé aux culottes courtes, que je trouvais pourtant plus pratiques que le pantalon. Les tissus de qualité étaient encore introuvables, mais j'avais un bon filon.

En effet ( c'est le cas de le dire ! ) mes grands-parents Robin avaient été de 1905 à 1945 les fermiers des Lefèvre-Utile à Vertou, mon père les avait secondés pendant trente ans et j'avais été choyé par la famille LU-LU dont, tout enfant, je gardais les vaches à la ferme. Une référence !

J'avais donc hérité, grâce à cette filière bovine, des pantalons de golf portés par Patrick Lefèvre-Utile, en pur tweed made in England. Je n'en avais pas tiré vanité, mais je pensais que quelques petits bourgeois nantais pouvaient être étonnés qu'un péquenot de Vertou soit aussi bien sapé !

### Dure dure la Haute-Savoie

Le Père Le Guay avait convaincu mes parents de me faire participer, malgré mes mauvais résultats, à son camp volant en juillet 1949. Je m'y étais montré dur au mal et j'avais soutenu la comparaison dans l'effort avec les plus vieux.

A mon retour à Vertou, j'étais épuisé, mes copains me lâchaient dans les côtes lors des sorties à vélo et j'avais mis deux semaines à retrouver mes forces.

Ma mère m'avait fait ce commentaire mi-figue, mi-raisin « Eh bien ! j'espère que le camp du Père Le Guay t'aura fait du bien, mais pour le moment ! ... ».

## Les deux premiers disparus de la 28<sup>ème</sup> promo

Deux situations bien différentes pour une même tragédie, la mort accidentelle de deux camarades de la 28<sup>ème</sup> Promotion.

Le premier, Yves Panici, jeune Parisien à la mise soignée, aux bonnes manières, scout de France. Sa famille possédait les stylos Bayard et son oncle, le Père Panici avait été prédicateur de Carême à Notre-Dame de Paris.

En vacances d'été en Haute-Savoie en 1948, à l'issue de la première Année, il était monté dans un car à St Gervais et, penché à la fenêtre, saluait des amis restés à la station. Au premier virage, le car avait frôlé le trottoir ainsi qu'un poteau électrique planté en bordure. Un choc, et le corps décapité de l'adolescent était retombé à l'intérieur du véhicule, près de sa grand'mère.

Par la suite, lors de nos camps de vacances, nous nous étions recueillis devant ce fatal poteau en profilés métalliques, qui avait été replanté un mètre plus loin.

Le second, Gilles Renaud, « Bidule » pour les amis, était le fils d'une famille modeste de Paimboeuf, dont le père avait été porté disparu en mer. Garçon intelligent, gentil, bon matheux, scout de France, il avait quitté la Jol en fin de deuxième Année, probablement pour des raisons pécuniaires, et s'était engagé à l'Ecole de Maistrance de Brest.

Il nous avait rendu visite l'année suivante dans son uniforme de la Royale.

Nous venions de quitter la Jol quand nous avons appris sa mort en septembre 1952, à bord du sous-marin Sibylle disparu corps et biens au large de Toulon.

## **Deuxième Année bis 1949-1950 ( 29<sup>ème</sup> promo )**

### Redoublant

Eh bien ! Oui, je n'étais plus le même, j'avais abordé cette année de redoublement avec l'orgueil blessé d'un vaincu et la ferme intention de montrer au pied du mur ce que valait le maçon ! Un génie était-il intégré dans les pantalons de Patrick Lefèvre-Utile ? Toujours est-il que j'étais devenu plus sûr de moi, que je pigeais désormais ce qui m'était auparavant inaccessible, et que M. Chauvel s'étonnait de mes facilités à utiliser sa Méthode de géométrie !

### 29<sup>ème</sup> promo

Mon autre objectif avait été mon intégration dans ma nouvelle Promotion, et l'esprit qui y régnait me l'avait facilitée. La 29<sup>ème</sup> me paraissait très différente de la 28<sup>ème</sup>, moins individualiste, plus solidaire, unie autour de son major, Maurice Chantreau, un Breton pétri d'intelligence et de simplicité.

### Le Port-Salut, c'est écrit dessus

Je m'étais fait un copain, Claude Bourcereau, un an de moins ; je l'aidais en géométrie - un comble - et mes parents étaient devenus ses correspondants.

A l'opposé de l'Amiral cher au Père Aubry, il possédait une qualité d'oreille étonnante, enregistrant instantanément les mélodies et les restituant avec virtuosité au piano, à l'accordéon ou à l'harmonica.

Aux vacances, sa famille m'avait invité à Craon, en Mayenne, où elle gérait une laiterie : j'avais été initié à la fabrication du Port-Salut, avant de me passionner pour les courses hippiques sur le fameux parcours de steeple-chase.

Son frère aîné, Roger, 26<sup>ème</sup> promo, venait de terminer son parcours à l'ICP.

### Sous-major encore

J'avais créé l'émoi dans la 29<sup>ème</sup> lors de la proclamation du classement du 1<sup>er</sup> trimestre, quand en fin d'énumération, il ne restait pour les deux premières places que Chantreau et moi. La tension était palpable, le Père Le Guay avait entretenu le suspense quelques instants, avant d'annoncer d'un ton solennel, où j'avais cru percevoir de la satisfaction : « Deuxième, Claude Robin ... ».

Un murmure de soulagement avait parcouru les rangs de la promo, qui conservait ainsi son champion le sympathique Maurice.

Tout le monde était satisfait, mes anciens collègues de la 28<sup>ème</sup> trouvaient que je les avais bien représentés, l'honneur de la 29<sup>ème</sup> était sauf, quant à moi j'avais réussi ma démonstration et je pouvais désormais me permettre un peu de relâchement !

### Tous les chemins mènent à Rome

L'année 1950 avait été décrétée « Année Sainte », et des célébrations solennelles étaient prévues à Rome, début avril, pendant la semaine de la Passion. L'ICP devait y déléguer un représentant par Promotion.

Alors que les quatre autres promos avaient désigné spontanément leurs majors, la 29<sup>ème</sup>, sous l'impulsion de Maurice Chantreau, allait montrer sa générosité en présélectionnant deux élèves orphelins, Max Favart et Jean Vacher. Au vote, ce dernier l'emporta, et le Père Le Guay, très ému, tint à nous remercier.

Cet esprit de corps spécifique à la 29<sup>ème</sup> la rendait parfois ombrageuse et délicate à manager ; le père Nageotte s'en était rendu compte cette année-là lors de l'erreur judiciaire dont j'avais été victime, et le Père de Saint-Priest en aurait la surprise l'année suivante !

### Nouvelles du cyclisme

Mes efforts avaient trouvé leur juste récompense auprès de ma famille et j'avais reçu en cadeau de Noël un superbe routier Peugeot à quatre vitesses, qui allait me permettre d'améliorer mes performances en ligne sur la route de Clisson. J'avais refile mon bicycle Automoto à mon jeune frère Jean, qui ne semblait pas apprécier le cadeau et tempêtait auprès de mes parents, en criant à l'injustice.

Je redoublais de précautions dans le garage à vélos de l'ICP, craignant que l'on n'érafle ma peinture, sans oublier les risques du système D.

C'est ainsi que m'étant fait contrôler un soir sur la route de Clisson pour défaut de feu rouge, j'avais plaidé ma cause auprès des gendarmes, arguant que le feu fonctionnait cinq cents mètres avant ; pour étayer mes arguments, je l'avais démonté et, ô surprise, il n'y avait plus d'ampoule ! Le gendarme goguenard avait commenté : « Il devait y avoir plus de 500 mètres ... ».

## 200 mètres haies

En première année cadets, j'avais décidé de me lancer sur cette épreuve. Le championnat départemental UGSEL avait lieu sur la piste de Malville, mais le stade ne possédait pas suffisamment de haies de 76 cm, pour garnir les couloirs. En conséquence, un seul avait été équipé et la compétition devait être attribuée au meilleur chrono. Comme j'étais naturellement motivé par l'effort solitaire, j'avais remporté cette course originale contre la montre.

Tous les espoirs semblaient permis pour le championnat régional à Vannes, où j'avais tiré le couloir à la corde. C'était ma première expérience de course avec virage, où le coureur à la corde a l'avantage d'avoir tous ses concurrents dans le collimateur. Mais comme je n'étais pas dopé et que je n'avais pas la haine de mes adversaires, j'avais pris le départ du lièvre, sûr de rattraper les tortues. A la sortie du virage, je n'avais pas remonté le décalage et il me manquait deux mètres à l'arrivée. Mon expérience sur les obstacles s'était arrêtée là, suite à une déchirure musculaire persistante.

## Orientation Bac Technique

A la fin de cette 2<sup>ème</sup> Année se posait le choix entre la filière professionnelle du diplôme ICP et la filière spéciale qui préparait au concours ICAM et, pour la première fois à l'ICP, au baccalauréat Maths-Technique. Je savais que je ne me présenterais pas à l'ICAM, trop onéreux pour mes parents, par contre le bac m'intéressait, car il ouvrait la voie à différents concours.

Le bac technique était une création récente, avec un programme chargé, car il contenait pratiquement les matières du bac Maths-Elem, auxquelles s'ajoutaient les épreuves de dessin industriel et d'atelier. Or pour préparer ces deux matières, il fallait inclure par semaine 4 à 6 heures de dessin et 8 heures d'ajustage, ce n'était pas une sinécure !

## L'Europe en marche

Le camp du Père Le Guay en juillet 1950 avait pour destination les Vosges et l'Alsace, j'allais ainsi découvrir le pays de mon bisaïeul Jean Wamster, qui n'avait pas voulu être soldat allemand et avait opté pour la France en 1871.

Le trajet avait été agrémenté à l'aller par la visite du Château de Versailles et, au retour, par une journée dans Paris : Montmartre, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, les Invalides, les Champs-Élysées.

Nous avons marché de Strasbourg à Colmar puis, parcourant la Route des Crêtes, nous nous étions recueillis sur le champ de bataille du Vieil Armand ( Hartmannwillerskopf ), où 60.000 Allemands et Français s'étaient entre-tués en 1915, pour la possession de ce sommet qui dominait la plaine d'Alsace.

Nous avons regagné Strasbourg, passé le Rhin, ce fleuve mythique, au pont de Koehl jusqu'aux barbelés qui marquaient la frontière avec l'Allemagne et là, spontanément, nous nous étions alignés pour pisser de l'autre côté !

## Ignace Heinrich

J'avais tapissé l'intérieur de mon pupitre de photos découpées dans Miroir-Sprint, représentant ce grand athlète médaillé d'argent au décathlon des J.O.

de Londres en 1948, champion d'Europe et plusieurs fois champion de France ; son énergie exemplaire n'avait d'égal que son franc-parler.

Il avait auparavant subi d'autres épreuves, avec les « malgré nous » alsaciens : incorporé dans la Wehrmacht sur le front russe, blessé, déserteur, prisonnier ...

En 1955, pendant mon service militaire à Rabat, j'avais pratiqué le handball au Stade Marocain, dont il était l'entraîneur-joueur : je vivais un rêve en côtoyant un champion, dont je collectionnais les photos cinq ans plus tôt.

En août, Heinrich avait contrôlé les épreuves du Brevet Sportif Supérieur ; le chergui soufflait et, par 42° à l'ombre, j'avais dépassé de 2 secondes l'objectif du 1000 mètres. « Avec ce temps là, ça passera ! », avait-il conclu, soucieux d'épargner une victime de la canicule !

N'entendant plus parler de lui, j'avais interrogé Internet, où les sites français ne rappelaient que ses performances passées, et c'est sur un site algérien que j'avais appris son décès à 77 ans en janvier 2003.

Un paradoxe que sa mort ait intéressé les Algériens, alors que les médias français, muets sur cette information, restaient attentifs à l'ancien champion olympique du marathon, Alain Mimoun ... Lui-même blessé de guerre, comme tirailleur algérien au cours de la campagne d'Italie !

### **Troisième Spéciale ( 1950 - 1951 )**

#### Scission de la 29<sup>ème</sup>

Un tiers de la Promotion, soit 29 élèves, avait choisi la filière bac technique. Aucun cours n'était désormais commun avec la section préparant le diplôme ICP ; seuls le réfectoire, la salle d'étude, et la cour de récréation maintenaient l'appartenance commune à la promo.

Pour distinguer les deux filières, nous devenions la « 3<sup>ème</sup> Spéciale », la préparation du diplôme ICP revenant à la « 3<sup>ème</sup> Normale », désormais plus axée sur la formation technique. L'obtention de ce diplôme réputé requérait une moyenne générale de 12 à la fin de la 4<sup>ème</sup> Année.

#### FCV - ICP

René Guyot, le capitaine de l'équipe juniors championne de France, souhaitait affûter à l'automne la forme de son team, et je lui avais organisé une rencontre avec l'équipe première du F.C.Vertou, un dimanche après-midi, après accord de l'abbé Touveron, Directeur des Sports.

C'était une opposition intéressante, au stade de Vertou, entre des juniors au jeu rapide et délié et des seniors plus étoffés mais moins alertes. Un match nul 1 à 1 avait sanctionné le débat et les spectateurs avaient apprécié le jeu de la Jol.

A la sortie du stade, j'avais invité l'équipe à la maison, un immeuble avec quincaillerie et chapellerie qui a fait place depuis à l'Hôtel de Ville, et où était né 30 ans plus tôt l'homme de presse Robert Hersant.

Mon père avait débouché du muscadet, ma mère offert des petits gâteaux et nos sportifs requinqués avaient pu rejoindre la Jol sur leurs vélos.

Un match revanche avait été prévu deux semaines plus tard à la Gilarderie, proche de l'ICP. René Guyot, qui n'appréciait pas les bosses de ce terrain, m'avait demandé s'il était possible de rejouer à Vertou. J'avais donc sollicité l'accord de M. Fouquet, Président du F.C.V., sans en référer à l'abbé Touveron,

histoire d'éviter un refus. Effectivement ce dernier n'était pas content et nous avons pris une copieuse engueulade, mais il n'était plus question de reculer. Les pluies avaient alourdi le terrain de Vertou, contrariant la vivacité de nos juniors qui perdirent par 3 à 2, après avoir tenu tête hardiment aux seniors. Mon père puisa à nouveau dans sa réserve de muscadet et ma mère dans ses petits LU !

### Conférence sur l'Indo

Un officier de marine de l'état-major du général de Lattre-de-Tassigny était venu nous parler de la guerre d'Indochine, et plus particulièrement du Tonkin où se déroulaient les combats contre le Viet-Minh.

Pour nous, l'Indochine appartenait naturellement à l'Empire Français et la lutte anti-coloniale s'inscrivait dans le combat des communistes contre le monde libre. Mao-Tsé-Toung avait conquis la Chine en 1949 et le Viet-Minh adossé à la frontière chinoise bénéficiait désormais de son appui politique et logistique.

Le général de Lattre, arrivé en Indochine en décembre 1950, avait organisé la défense du delta du Fleuve Rouge autour d'Hanoï et relancé l'offensive.

Notre conférencier nous avait décrit cette guerre d'embuscades dans une région difficile où le Viet-Minh s'infiltrait dans les villages et procédait par intimidation, coups de main et pièges. L'armée française utilisait l'aviation et la marine, organisait des commandos, parfois avec des prisonniers viet, et tentait de maintenir une influence auprès des populations.

Le conférencier semblait optimiste, mais de Lattre atteint d'un cancer ne resterait qu'un an en Indochine, et son fils lieutenant serait tué au combat sous son commandement.

Nous étions alors à trois ans de Diên-Biên-Phu et pendant cette période tragique, l'équivalent d'une promotion de Saint-Cyr - 250 jeunes officiers - allait disparaître chaque année sur le terrain.

### Le Cid et Marie-Thérèse

Nous allions de temps à autre le jeudi après-midi au théâtre Graslin assister à des représentations classiques données par la troupe de Jacques Couturier.

Le grand rôle féminin était tenu par Monique Créteur, issue d'une famille de saltimbanques qui dirigeait un théâtre ambulant, la troupe Chabot, et tenait le Guignol près du Château ; les Créteur étaient des amis de mes grands-parents. Ce jeudi-là à Graslin, Jacques Couturier était le Cid, Monique Créteur, Chimène, et don Gormas était personnifié par un malheureux artiste de la troupe, dont on sifflait régulièrement les déclamations, quel que soit le rôle tenu !

Devant nous, se tenaient, avec une modestie de bon aloi, les jeunes filles de l'Institution Notre-Dame de Toutes-Aides. Parmi elles, j'avais reconnu une copine de Vertou, que j'avais hélée à l'entracte.

Marie-Thérèse s'était retournée à l'appel de son prénom, ce prénom si justement choisi par le Père Le Guay, pour illustrer le mythe de l'épouse idéale. Tous mes copains de la Jol, fascinés, l'avaient saluée.

### Le Christ porte son vélo

Avec notre groupe ICP habituel, nous avons animé les cérémonies de la Semaine Sainte à la Chapelle-sur-Erdre, interprétant la Cène le jeudi soir et le Chemin de Croix le vendredi soir. Nous avons dormi deux nuits dans une grange du marquis de Sesmaisons, et avons repris à bicyclette la direction de Nantes le samedi matin.

Dans la montée de la côte après le pont sur l'Erdre, mon axe de roue arrière s'était brisé net et j'étais retourné à la Chapelle-sur-Erdre, le vélo sur l'épaule, à la recherche d'un mécanicien. Je m'étais renseigné au presbytère, où Monsieur le Curé, saisissant l'occasion d'avoir le Christ à sa table, m'avait invité à déjeuner, en attendant la réparation. C'est ainsi que j'avais fait la connaissance de son vicaire, l'abbé Gascoin, qui devait l'année suivante ranimer la Vaillante de Vertou.

### L'affaire du collier de la reine

Ginette, la dynamique sœur de mes amis Bourcereau, avait été élue Reine des PTT pour la Mi-Carême nantaise 1951. C'était une charmante copine et, pour me porter chance au bac, elle m'avait fait don d'une perle de son collier de reine, que j'avais montée en épingle, comme un talisman !

Pendant les épreuves, j'avais rencontré un candidat dont l'oral d'Histoire et Géo avait porté sur « l'Indochine physique ». Malgré mon penchant naturel pour le Tonkin, j'étais un peu sec sur la question et j'avais relu mon cours.

Muni de mon talisman, je m'étais présenté devant l'examineur, qui m'avait laissé le choix entre une douzaine de papiers pliés. J'en avais tiré un, en priant tous les saints bacheliers du Paradis de m'orienter sur une question d'Histoire. Dépliant le papier, j'avais lu : « Indochine physique » !

### 200 mètres plat et relais

Au stade de Procé, j'avais remporté la course de 200 mètres du championnat départemental cadets UGSEL, en courant dans le couloir extérieur cette fois, et j'avais participé au relais 4 x 80 m que nous avons gagné.

### Tempête sur l'ouest

Des vents violents avaient secoué la région toute la nuit et la tempête n'avait pas fait relâche au matin. Sur la route de Clisson, les câbles électriques durement secoués avaient brisé leurs poteaux de ciment et pendaient le long de la route ; le sol était parsemé de morceaux d'ardoises envolées des toits.

Debout sur les pédales, fouetté par les bourrasques qui s'engouffraient dans mon ciré, le souffle coupé, je faisais par moments du surplace. J'étais arrivé avec dix minutes de retard, trempé de sueur et de pluie.

## **Quatrième Spéciale ( 1951 - 1952 )**

### La cour des grands

Nous avons obtenu globalement de très bons résultats pour la première partie de bac, mais Maths-Technique, présenté pour la première fois par l'ICP, allait entraîner quelques désillusions !

La 4<sup>ème</sup> Année qui, pour beaucoup, précédait l'entrée dans la vie professionnelle, offrait quelques libertés supplémentaires, en particulier le libre usage de la cigarette aux récréations, sur le terrain de basket derrière la conciergerie. Un espace qui nous semblait bien lointain quelques années plus tôt, vu de la cour du CP, à deux pas de là !

### Record au relais 4x100m

Au championnat départemental UGSEL, j'avais remporté la course du 200 m juniors.

Nous avons formé une bonne équipe de relais 4x100 m avec Leroux autour de 11,4 secondes, Boittin et Grossin 11,7 et moi 11,8. Lors des championnats régionaux à Vannes, nous avons battu officiellement le record de France UGSEL en 45,5 secondes.

Mais notre programme de fin d'études ne nous avait pas incités à disputer le championnat national. Dommage pour le palmarès ICP...

## L'APRES I C P

### Alhambra, In Memoriam « Robert »

Norbert Caignan, à dix ans, avait vu son père arrêté par la Gestapo et déporté. Adolescents, nous avons partagé les émotions des camps du Père Le Guay. Passionné d'aviation, il était entré à l'ENAC, était devenu contrôleur du trafic aérien, puis pilote breveté de l'aviation civile.

En 1963, je l'avais rencontré par hasard à Nantes avec sa famille ; devenu pilote de ligne d'UTA, future filiale d'Air France, objectif atteint, il rayonnait !

En 1964, le 2 octobre, aux commandes d'un DC 6, il s'est « crashé » dans le brouillard de la Sierra Nevada, avec les 77 passagers du Paris-Nouakchott.

En 2001, je me suis recueilli, près de l'Alhambra de Grenade, devant la stèle élevée sur les restes des victimes, Norbert y était devenu « Robert ».

Après son grand-père tué à Verdun et son père mort à Büchenwald, il reposait lui aussi dans une fosse commune, mais sous un ciel d'azur, veillé par d'autres montagnes que celles de nos seize ans.

### Les voies du Seigneur ...

Après mon torpillage par le Père Daniel et mon échec en Maths-Technique, j'étais humilié mais pas abattu. Je possédais un mental solide, forgé à la Jol par la confiance du Père Le Guay, la pédagogie des Pères et des enseignants, et la pratique de l'athlétisme. Je le devais aussi à l'éducation reçue dans ma famille et à l'effort qu'elle avait consenti pour mes études à l'ICP.

Le métier de technicien des PTT étant susceptible de satisfaire rapidement mon désir d'autonomie, j'avais passé le concours de contrôleur des installations électromécaniques et, après formation à Paris, je m'étais embarqué pour le central téléphonique d'Alger-Isly, où j'avais croisé Yves Geay ( 27<sup>ème</sup> promo ).

Je travaillais à la Grande Poste, un bâtiment néo-mauresque pour cartes postales, et j'appréciais ce dépaysement total à 20 ans, avec le soleil, la mer, un métier sécurisé, la liberté, ... sous les derniers feux de l'Algérie de papa !

Après 2 ans de service militaire au Maroc, j'étais retourné à Alger où l'horizon s'était assombri, puis en 1959 j'avais opté pour le privé, les Téléphones Ericsson à Nantes, grâce à un tuyau de Guy Bretonnière (18<sup>ème</sup> promo, ex-Président de l'AICP ). Et l'Administration du téléphone arabe m'avait révoqué.

J'avais fait carrière pendant 30 ans dans le réseau de la téléphonie privée, intervenant dans une grande région axée sur le Val de Loire, en changeant l'insigne de ma casquette au gré des regroupements : Ericsson, puis Thomson, enfin Alcatel. Trois belles cartes de visite !

A Tours, Marcel Lemerle ( 14<sup>ème</sup> promo ) animait le petit groupe d'Anciens ICP. J'avais profité de l'époque où l'entreprise avait du sens, celle des belles années de la téléphonie de papa, où l'on pouvait être promu ingénieur-maison en moins de 10 ans. Après 1980, les méthodes de management avaient évolué, devenant plus centralisées, passant douloureusement de la mobilisation au dégraissage.

J'avais refusé la préretraite à 55 ans et m'étais fait licencier. L'ASSEDIC m'avait éjecté, parce que j'avais refusé la préretraite ! Mais j'avais rebondi avec une activité de conseil sur Paris, que la nouvelle liaison TGV allait me faciliter.

Voyez-vous, cher Père Boygues, j'aurais dû y penser plus tôt : travailleur indépendant, c'était bien la solution pour ne pas me faire virer !

Soixante ans après ... - Edition 2 - 2007  
Tous droits d'adaptation et de reproduction réservés  
Editions Claude Robin  
37170 Chambray-lès-Tours